

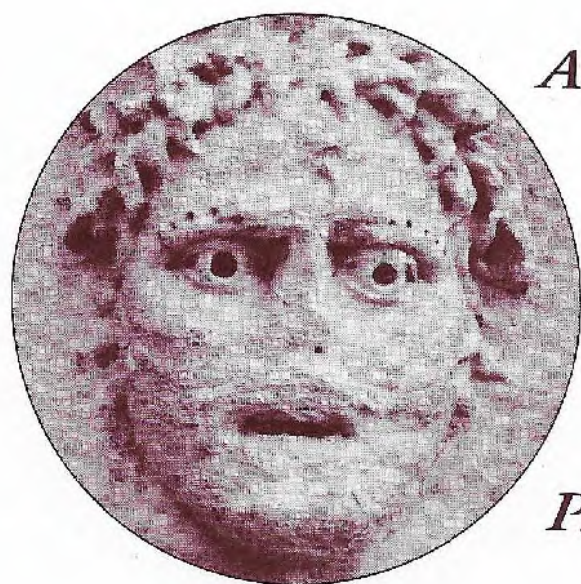
BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



ARCHÉOLOGIE

HISTOIRE

GÉOGRAPHIE

PATRIMOINE

N° 104 - 2009 - Fasc. 2

8 €

SOMMAIRE

N° 104, 2009, 2

ROGER LAUXEROIS : Le passé au présent. Question d'actualité. L'annexion de Vienne au département du Rhône.....	3
JEAN MELMOUX : Vienne la Belle au temps de Valerius Asiaticus	13
FRANK DORY : Une voie romaine de la croisée de Vienne : la <i>Via Agrippa</i> de Vienne à Saint-Vallier (2 ^e partie).....	31
ACTUALITÉS 2008 : La Communauté d'Agglomération du Pays Viennois	43
Les prochains rendez-vous	46
Bulletin d'abonnement et d'adhésion	48

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée pour "*répandre la connaissance de l'histoire de la ville et des antiquités viennoises*" (article premier des statuts de l'association).

Pour 2009 : montant de l'abonnement au bulletin

Abonnement annuel26 €

Abonnement de soutien.....35 €

Prix de vente du numéro..... 8 €

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année.

Les numéros déjà sortis de presse dans l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront remis ou envoyés au nouvel abonné. Tout changement d'adresse doit être signalé au secrétaire.

Montant de l'adhésion à la Société..... 5 €

Correspondance, abonnement et adhésion :

Société des "AMIS DE VIENNE"

Siège social : 3-5, rue de la Table-Ronde, 38200 VIENNE

C.C.P. "Amis de Vienne" - LYON 185-71 J

Consultation ou renseignements au 04 74 53 39 29

e-mail : andre.hullo@free.fr

En couverture : bas-relief du portique du forum, après restauration en 2008.

© Cliché Roger Lauxerois

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N° 104 - 2009 - Fasc. 2

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

EST RÉDIGÉ PAR LE COMITÉ DE RÉDACTION

ET EST ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

EST RÉDIGÉ PAR LE COMITÉ DE RÉDACTION

ET EST ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

EST RÉDIGÉ PAR LE COMITÉ DE RÉDACTION

ET EST ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

EST RÉDIGÉ PAR LE COMITÉ DE RÉDACTION

ET EST ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

EST RÉDIGÉ PAR LE COMITÉ DE RÉDACTION

ET EST ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

Le passé au présent. Question d'actualité. L'annexion de Vienne au département du Rhône

« Cette question appelle les réflexions sérieuses des Viennois. »

« Nos compatriotes viennois enfourchent régulièrement le dada de leur annexion au Rhône toutes les fois qu'ils ne sont pas contents. »

« L'arrondissement de Vienne n'est-il pas plus lyonnais que dauphinois. »

« Les Viennois demandent le droit de cité à la Ville de Lyon. »

« Vienne veut être sous-préfecture du Rhône ; elle emploiera tous les moyens possibles ; des pétitions vont être organisées... les Viennois n'aiment pas être joués et ils entendront bien le prouver. »

... Vienne se contentera-t-elle de compter parmi les faubourgs de Lyon ?...¹

Ce florilège de citations a été constitué d'extraits de la presse viennoise, dauphinoise ou lyonnaise. Contrairement à ce qu'elles pourraient laisser supposer, ce ne sont pas des commentaires suscités par l'indignation et le coup de colère de l'actuel député-maire de Vienne, Jacques Remiller, qui en vient à « réfléchir sur un éventuel rapprochement avec le Rhône, initiative que je vais m'attacher à développer dans le cadre de la réforme Balladur... ». Rien à voir donc avec ce qui a déclenché ce mouvement d'humeur, la décision des services de la Chancellerie, prévoyant le transfert du tribunal de grande instance de Vienne sur la commune de Villefontaine². Ce sont d'autres circonstances qui sont à l'origine de ces prises de position, à l'occasion d'un autre débat, en d'autres temps : sous la III^e République, en 1885-1887. Mais contrairement à l'expression habituelle, toute ressemblance de langage et d'argumentaire avec une situation actuelle n'est pas purement fortuite...

En effet cette revendication – le rattachement de Vienne au Rhône – qui refait surface depuis 1789, en plusieurs circonstances, aux XIX^e et XX^e siècles, renvoie à l'inconfort de la sous-préfecture dauphinoise, plus proche de Lyon que de la capitale administrative du département isérois – au temps des berlines ou des diligences comme à l'ère des chemins de fer.

Une telle question, dont les Viennois n'ont jamais pu se détacher depuis l'éclatement de la province du Dauphiné, renvoie à des principes ou des justifications rémanents qui traversent les régimes et les siècles. On les relève dans les

1 - Respectivement d'après : *La Revue de Vienne*, 1837, p. 294 ; *L'Avenir de l'Isère*, 17 novembre 1887 ; *L'Express de Lyon*, 18 novembre 1887 ; *Le Républicain de l'Isère*, 29 janvier 1885 ; *L'Express de Lyon*, 2 décembre 1887 ; *L'Express de Lyon*, 2 décembre 1887 ; *Le Républicain de l'Isère*, 29 janvier 1885.

2 - *Le Dauphiné Libéré*, 6 février 2009, 13 février 2009 ; *La Tribune de Vienne*, n° du 6 au 13 février 2009, du 13 au 19 février 2009.

débats de l'opinion viennoise et les argumentaires politiques : les positionnements géographiques par rapport à Grenoble et à Lyon ; la commodité des communications entre Vienne et Lyon ; les honneurs et les fonctions administratives qui ont distingué Vienne dans le passé ; le "joug" de Grenoble sous l'Ancien Régime et dans la départementalisation ; l'attachement aux administrations judiciaires (le tribunal), ou culturelles (musées, écoles...) ; la concurrence ou les oppositions d'intérêts entre plusieurs centres urbains isérois (Grenoble, Bourgoin, l'Isle-d'Abeau) qui portent ombrage à Vienne.

L'origine de ce serpent de mer remonte au processus même de la création du département de l'Isère par l'Assemblée nationale constituante, de l'automne 1789 à février 1790. L'attraction de Lyon ou du département du Rhône, qui s'exerçait alors déjà sur des édiles viennois, joua ainsi avant même l'institution définitive du département isérois et sa délimitation. Puis elle s'est affichée, de manière récurrente, en réaction à l'amertume que réveillait la concentration des administrations dans l'ancienne capitale de la province de Dauphiné, Grenoble.

Tout commence avec la création du département isérois

A l'automne 1789 la municipalité viennoise espérait bénéficier du redécoupage administratif de la France, en devenant le chef-lieu d'un département rhodanien, dans le Nord-Dauphiné, alors que la partie orientale et montagnaise de l'ancien Dauphiné pourrait être rattachée à Grenoble. Les propositions argumentées par le conseil municipal de Vienne et relayées par les deux députés viennois à l'Assemblée nationale constituante ne faisaient pas l'impasse sur l'antiquité de la ville – une des plus anciennes de la Gaule – et sur son rôle administratif et politique majeur dans l'histoire, depuis la période romaine et le Moyen Âge. Et pourtant les édiles viennois ne se dissimulaient pas les obstacles, ne sachant pas que Grenoble risquait d'obtenir la meilleure part. Et comme par le passé, la fortune et le « joug insupportable » de Grenoble tireraient profit de la déchéance de Vienne ! Pour y parer, ils envisageaient une solution de rechange : *« Dans le cas où il serait décidé qu'il n'y aurait qu'un ou deux départements en Dauphiné et que de cette manière Vienne et son ressort fût enclavé dans le département de Grenoble, son vœu le plus cher et dont elle ne se départira qu'à regret est d'être réunie au département de Lyon, comme le lieu où elle a les plus grandes facilités de correspondre et les plus fortes raisons de se lier par rapport à son commerce »*³.

Le 3 février 1790 l'Assemblée constituante, sans tenir compte des prétentions exprimées par la municipalité viennoise, donna sa préférence au leadership de Grenoble ; l'ancienne capitale provinciale du Dauphiné, où se concentraient déjà les fonctions administratives et judiciaires majeures devient ainsi chef-lieu d'un département constitué de quatre districts (Vienne, La Tour-du-Pin, Grenoble,

3 - 6^e registre des délibérations du Comité général, Archives. Municipales, BB, 229 – Cité par Pierre Cavard, *Vienne la Patriote*, Vienne, 1956, p. 5-6.

Saint-Marcellin)⁴. Vienne, qui n'avait pas réussi à préserver son rang séculaire, n'était donc plus que chef-lieu d'un district et perdait toute chance d'accueillir un exécutif départemental. Quelques mois plus tard, nouvelle désillusion, la cité était dépouillée d'un autre de ses titres, le plus ancien et le plus prestigieux, le siège épiscopal.

Cinq ans après, en août 1795, la déchéance fut encore plus profonde lorsque les districts, avec leurs administrations civiles et judiciaires, furent supprimés par la nouvelle constitution (celle de l'an III), au profit des institutions départementales. Grenoble était à nouveau la bénéficiaire de la nouvelle carte administrative, et Vienne accumulait contre sa sœur dauphinoise tous ses ressentiments ; elle les exprima en début juillet 1795 dans une adresse du conseil général de la commune à la Convention⁵. Qu'y trouve-t-on ? Vienne s'en prend à Grenoble qui veut lui ravir outre ses administrations, son tribunal, son collège : « *Citoyens représentants, pourquoi nos superbes établissements seraient-ils détruits ? Est-ce pour en élever d'autres au sein de Grenoble ? Peut-on sans injustice s'emparer d'un collège bâti à grands frais par les habitants mêmes de Vienne [il s'agit de l'ancien collège des jésuites] ? Notre bibliothèque, nos monuments seront-ils renversés, ou enlevés pour enrichir nos voisins de nos dépouilles ? (...) Sans instruction, sans tribunal de justice, sans corps administratifs, quelle ressource peuvent avoir le commerce et une population active... ?* ». Ces doléances laissent clairement transparaître l'antagonisme entre les deux cités dauphinoises, et la perspective mutilante pour les Viennois de subir la fuite des administrations et institutions scolaires qui faisaient vivre une partie de la population et contribuaient à élever son niveau d'instruction. Nous apparaît sans détour dans cet argumentaire la rancœur des Viennois, réanimée par le risque de se trouver appauvris par la suppression d'administrations qui feraient la fortune de la cité grenobloise. En 2008-2009, c'est la même crainte qui s'est trouvée réactivée dans la population viennoise, crainte ressuscitée par les projets ou les rumeurs de déménagements de certains services économiques, sociaux ou judiciaires, au profit d'une nouvelle redistribution départementale.

Alors qu'au cours de l'automne 1795, Vienne parvint finalement à sauver son établissement scolaire en obtenant l'institution d'une école centrale supplémentaire (loi du 3 brumaire an IV = 25 octobre 1795), le 4 brumaire le conseil général de la commune, sous la direction du maire Charles Guillermin, fit une nouvelle proposition, qui concernait cette fois une autre institution : le tribunal civil du département de l'Isère. Pour rapprocher les justiciables des juges, pourquoi ne pas diviser ce tribunal en deux sections, l'une siégeant à Grenoble, l'autre à Vienne, à l'autre extrémité du département. Le critère de proximité et de commodité est ici encore appelé à la rescousse. C'est le même principe, l'accommodement aux conditions géographiques, qui suggérerait une nouvelle fois aux Viennois de revendiquer un changement de limites départementales et de rattacher

4 - Sur la création du département de l'Isère, voir le résumé par Thierry Giraud, dans *Les Viennois dans la Révolution*, Vienne, Musées de la Ville de Vienne, 1989, p. 13-16, 25.

5 - Voir Pierre Cavard, *Vienne au temps du Directoire*, Vienne, Blanchard, 1991, p. 9-10.

Vienne – et d'autres cantons riverains du district – au département du Rhône ; si on ne pouvait trouver en Isère un siège plus central que Grenoble, « *nous demanderions, conformément aux dispositions de l'article IV de la Constitution, que les limites du département fussent changées, et que de cette manière nous fussions réunis au département du Rhône, dont le chef-lieu est fixé à Lyon, très peu éloigné de Vienne* », et Grenoble y gagnerait par là même d'être plus rapprochée des autres cantons du département de l'Isère⁶ ! Moins de cinq ans après le redécoupage administratif de la France, l'attraction de Lyon agissait donc comme un moyen de pression sur le pouvoir central, car Vienne ne paraissait pas se satisfaire du sort que les réformes et la modernisation de l'administration lui réservaient, elle qui se voyait spoliée d'institutions traditionnelles et son rang rabaissé, tout son passé étant devenu table rase.

S'étonne-t-on que la rancœur des Viennois vise les Grenoblois qui n'avaient eu de cesse d'accroître leurs privilèges administratifs ? « *Grenoble, jadis enivrée de son pouvoir parlementaire et intendantiel, veut encore obtenir et nos écoles et nos tribunaux, et nos administrations... elle veut encore nous ravir nos administrations, nos collèges, nos tribunaux...* »⁷. Ces revendications étaient comme un écho à celles de novembre 1789, et au rapport de Charles Chabroud : « *Je n'ai pas eu le souci de cacher à MM. de Grenoble les dispositions où l'on est à l'égard de leur ville. Les députés du bas Dauphiné leur ont déclaré nettement et sans détours que la province avait enduré un joug qu'elle voulait désormais ne plus porter. Je n'ai eu qu'à me taire et dans de telles circonstances on est heureux de pouvoir suffisamment s'expliquer par son silence...* ».

Vienne, sous-préfecture du Rhône ?

Certaines communes iséroises, englobées dans le district puis arrondissement de Vienne, ont été plus chanceuses que leur sous-préfecture pour obtenir leur rattachement au Rhône. Même si le processus a été progressif et a pris du temps : en mars 1852 c'est Villeurbanne dont les citoyens ne se satisfaisaient pas d'aller à Vienne ou à Grenoble pour leurs affaires, alors que Lyon se trouvait dans leur environnement immédiat ; leurs premières démarches et leurs plaintes avaient pourtant commencé dès la Restauration et encore sous la Monarchie de Juillet. Vaulx-en-Velin, Bron et Vénissieux furent détachées en même temps de l'arrondissement de Vienne pour être rattachées au Rhône.

Le malaise viennois fut, en fait, renforcé par la question de ces premières absorptions qui réduisaient, sans compensation, son territoire administratif. Il avait été rallumé, en 1833, par les vœux émis par le Conseil général du Rhône et un mémoire adressé au ministre de l'Intérieur par des propriétaires et fabricants viennois. La perspective d'envisager de telles manipulations des limites administratives sacro-saintes n'allait pas de soi : fallait-il détacher telle ou telle commune

6 - Cité par Th. Giraud, *o.l.*, p. 25.

7 - Lettre des élus viennois du 18 messidor an V (= 6 juillet 1797) citée par Marcel Gourdan, dans « Vienne et Grenoble. Une entente difficile », *BSAV*, 66, 1970, p. 50-83.

de l'arrondissement de Vienne ? Ou bien fallait-il engager un processus de partition de cet arrondissement quitte à appauvrir le ressort de Vienne ? Ou bien fallait-il préférer le transport de l'arrondissement complet de Vienne dans le Rhône ?

À plusieurs reprises, la question ressurgit donc au cours du XIX^e siècle, portée par les média de l'époque⁸ : *La Revue de Vienne* en 1837, *Le Moniteur Viennois* en 1844⁹, *Le Patriote des Alpes*, *Le Journal de Vienne* et la presse dauphinoise et lyonnaise sous la III^e République. Considérations économiques (sous le rapport des activités industrielles et commerciales et de la convergence des intérêts avec Lyon) ou considérations financières ; prise en compte des avantages de la proximité géographique de Lyon opposés aux inconvénients de la lenteur des communications avec Grenoble (inconvénients réels ou à relativiser ?) ; praticabilité des moyens de communication (routes terrestres et fluviales, chemins de fer) ; détestation de la dépendance administrative de Grenoble ou prévention exagérée contre l'administration départementale ; mise en avant de l'intérêt de la proximité des administrations (en particulier celles de la justice civile et du tribunal de commerce) ; dénonciation des dépenses faites par le chef-lieu grenoblois pour se doter de bâtiments administratifs (hôtels de la préfecture, des postes, facultés, caserne de gendarmerie) ; risque de la relégation de Vienne au rang d'atelier, de succursale manouvrière ou de banlieue de Lyon... tout cela alimentait les argumentaires des défenseurs et des adversaires de l'annexion¹⁰ de Vienne au Rhône. La polémique pourrait aussi se réduire à la question qui opposait les débatteurs : dans quelle mesure le rapprochement administratif de Vienne à Lyon lui apporterait-il des avantages et contribuerait-il à son développement économique ? Fallait-il privilégier une absorption de Vienne par la grande ville de commerce qu'était Lyon dont les intérêts convergeaient davantage avec ceux de Vienne sur le plan de l'industrie et du commerce ? Quel parti privilégier : la dépendance administrative, « *oublieuse et indifférente* » de Grenoble ou de l'Isère, ou « *la suzeraineté influente de Lyon* » ? ou bien encore le statut d'une ville-atelier privée de toute indépendance, « *dépeuplée de ses honorables familles industrielles* » et qui verrait ses intérêts historiques et artistiques écrasés par l'influence de Lyon¹¹ ?

On trouve aussi, de façon moins permanente, dans l'affrontement des thèses, l'inégalité de traitement entre Vienne et Grenoble pour la conservation des monuments historiques, le développement des bibliothèques et même l'intérêt pour l'instruction primaire. En 1837, l'auteur anonyme de la *Revue de Vienne* dénonçait ainsi ce déséquilibre : « *Grenoble profite de tous ces avantages, dans lesquels les fonds viennois, en raison de l'importance de la richesse de l'arrondissement, entrent au moins pour moitié* ».

8 - Pour cette histoire tumultueuse, voir le condensé historique de Marcel Gourdan, « Vienne et Grenoble. Une entente difficile », *BSAV*, 66, 1970, p. 50-83.

9 - Anonyme, « Quelques mots à l'occasion de l'adjonction projetée de Vénissieux et de Villeurbanne au département du Rhône », *Revue de Vienne*, 1, 1837, p. 291-294. *Le Moniteur Viennois*, 18 et 25 juillet 1844.

10 - *Le Moniteur Viennois* du 25 juillet 1844 introduit même un néologisme journalistique : « annexation ».

11 - Contestation par *Le Moniteur Viennois* des arguments de l'auteur de la note parue dans la *Revue de Vienne*.

La question de l'annexion de l'arrondissement de Vienne au département du Rhône fut remise à l'ordre du jour sous la III^e République ; mais ce fut alors essentiellement une affaire de lobby médiatique ; le relais politique fut de moindre envergure¹².

C'est le *Journal de Vienne* qui, le 25 janvier 1885, en ressortit le projet « *qu'il serait opportun de faire entrer dans le domaine de la réalité* ». Aussi bien pour les affaires judiciaires qu'administratives, il n'y aurait qu'avantage à se rendre à Lyon (en moins d'une heure) plutôt qu'à Grenoble (il faut 5 heures par le train). Vienne, sous-préfecture de l'Isère, n'était même pas reliée par une ligne de chemin de fer à sa préfecture, alors que 10 à 12 trains assuraient quotidiennement les relations avec Lyon : « *Lyon est à nos portes, Grenoble est (...) au bout du monde* ».

Les journaux régionaux répercutèrent sans retard la campagne de l'hebdomadaire viennois, selon les partis pris propres à leur rédaction. Avant même la fin du mois de janvier, le quotidien dauphinois *L'Impartial des Alpes*¹³ ironisait sur les « *annexionnistes de Vienne* » et dénonçait une approche qui privilégiait les intérêts privés (ceux des hommes d'affaires, ceux des officiers ministériels) aux dépens des intérêts généraux du département isérois. Il avançait comme solution à cette revendication viennoise la construction d'une ligne de chemin de fer de Vienne à Grenoble, par Saint-Jean-de-Bournay, chef-lieu de canton.

Le Républicain de l'Isère, dans ses éditions du 29 et 31 janvier 1885, se positionnait également contre les propositions du journal viennois qui réjouissaient au contraire la presse lyonnaise. Dénonçant ce « *pétard* » médiatique lancé par des journalistes viennois à court de copie, il se faisait manifestement l'écho de l'opinion grenobloise et n'était pas dupe de la défiance des Viennois pour la préfecture iséroise : « *il y a marché conclu. Les Viennois las de végéter sous la dépendance de Grenoble, demandent le droit de cité à la ville de Lyon* » ; mais Vienne n'avait-elle pas tout à perdre, de ses réels avantages politiques en Isère, si elle devait se contenter de n'être plus qu'un faubourg de Lyon ! À l'inverse, *Le Courrier de Lyon* dénonçait les réactions intéressées de Grenoble, chef-lieu du département, inquiète de voir les ressources apportées par Vienne lui échapper... ! Le quotidien lyonnais *Le Salut Public*, était plus réceptif, mais reconnaissait que « *notre système de délimitation administrative par département, qui n'a jamais été bon* » était absolument mauvais. Pour *L'Express de Lyon*, c'est aussi les délimitations départementales qui étaient le nœud du débat : Vienne n'avait que des rapports obligatoires avec Grenoble en raison de son rattachement au même département. L'exemple de Villeurbanne, Bron, Vénissieux et Vaux, rappelé à la rescousse, montrait que les limites départementales n'étaient pas intangibles ; d'autre part le développement de Lyon nécessitait une extension en terre delphinale. Pour

12 - La thèse de Pierre Barral, *Le département de l'Isère sous la Troisième République, 1870-1940. Histoire sociale et politique*, publiée à Paris en 1962 ne consacre que quelques lignes à la question du dépeçage de l'Isère – le rattachement du Bas-Dauphiné au département du Rhône (p. 70).

13 - *L'Impartial des Alpes*, 27 janvier 1885.

bien préparer les esprits au transfert de Vienne dans le Rhône, *L'Express de Lyon* (18 novembre et 2 décembre 1887), suivi par *Le Progrès de Lyon* (26 novembre 1887), n'hésita pas à titrer sa rubrique : « *Vienne, sous-préfecture du Rhône* ». Et encore, pour accentuer la pression, n'était-il pas bon de répéter que Vienne n'avait que des reproches à adresser à Grenoble, « *capitale opulente* » qui se réservait investissements et subventions publics ; alors que les Viennois, oubliés des délibérations du Conseil général, se sentaient bien souvent joués : « *il ne lui (à Vienne) reste que les déchets* »¹⁴. De tels arguments n'étaient certainement pas ceux du maire de Vienne, Camille Jouffray, qui à la même époque adjurait ses concitoyens de demeurer dauphinois !

Au débat de l'annexion de Vienne au Rhône s'invita aussi la question du développement du réseau ferré, du désenclavement ferroviaire de Vienne ; tout dépendait du choix des conseillers généraux pour les lignes de chemin de fer d'intérêt local et de tramways¹⁵. C'était une manière de souligner que Vienne ne disposait d'aucune liaison ferroviaire avec son chef-lieu et les autres communes du département de l'Isère ; qu'une seule ligne la desservait depuis Lyon, le long du Rhône et que pour aller à Grenoble il fallait quitter le département de l'Isère, en passant soit par Lyon, soit par Saint-Rambert-d'Albon, reliée à Grenoble depuis 1858. Vienne plaidait ainsi pour que la sous-préfecture de l'Isère fût reliée aux chefs-lieux des cantons et du département¹⁶. Comme le rappela à la fin de 1887 le nouveau maire et conseiller général, Camille Jouffray, il en allait même de la survie des Fonderies et Forges de Pont-Évêque, menacées par l'absence de voie de communication suffisante pour la commercialisation de leurs produits¹⁷.

Les hommes politiques (les élus du Conseil général de l'Isère, le maire de Vienne, Camille Jouffray, les députés et sénateurs de l'Isère) n'étaient évidemment pas restés à l'écart de ces débats, d'autant plus que le chemin de fer pouvait être tout à la fois un argument électoral et un enjeu économique. On peut ainsi comprendre que, dans son édition du 18 novembre 1887, *L'Express de Lyon* ait

14 - *Le Progrès*, 26 novembre 1887.

15 - Dès 1865, une loi, complétée en 1870 puis modifiée en juin 1880, avait encadré les modalités de création de lignes de chemins de fer d'intérêt local. Les départements étaient maîtres de la décision et supportaient financièrement la construction, sauf à la concéder à des compagnies qui devaient aussi en assurer l'exploitation. [Renseignements aimablement communiqués par Gérard Gouilly qui prépare une étude sur le chemin de fer d'intérêt local de Vienne à Charavines]. Voir aussi Claude Chatain, *Histoire des chemins de fer en Dauphiné*, Vienne, 1929.

16 - Dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle, la réalisation d'un réseau de voies ferrées étroites, « économiques » ou « d'intérêt local » allait permettre de créer en Dauphiné un maillage si dense, qu'il fut pendant un temps le premier de France. En novembre 1887, le Conseil général de l'Isère avait programmé d'examiner en session extraordinaire les projets de chemins de fer d'intérêt local et de tramways, projets présentés par plusieurs compagnies, candidates aux concessions. L'examen des projets de Vienne au Grand-Lemps et à Trept fut remis à une autre session en janvier 1888 - d'après *Le Journal de Vienne*, 13 novembre 1887. Cela faisait près de 15 ans que l'on débattait de la construction d'une ligne de Vienne au Grand-Lemps ; les incertitudes des études concernant la faisabilité ou la rentabilité de son exploitation avaient fait bloquer plusieurs fois l'avancement des dossiers.

17 - *Le Journal de Vienne*, 13 novembre 1887.

stigmatisé l'attitude d'un « sénateur ramolli »¹⁸ qui n'avait pas tenu ses promesses de candidat et ait recommandé d'être vigilant lors des prochaines élections sénatoriales ! Le maire de Vienne, lui, ne ménageait alors pas ses efforts, tant auprès de ses conseillers municipaux qu'auprès du Conseil général pour obtenir ces lignes de chemin de fer dont on parlait depuis plusieurs années, celles de Vienne à Trept et de Vienne au Grand-Lemps et pour faire voter les subventions correspondantes, sollicitées par le département. Sans doute cela exigea-t-il bien des explications et débats animés au sein du conseil municipal, le 17 décembre 1887, car à la réunion suivante, celle du 3 mars 1888, C. Jouffray rappelait la « *longue et intéressante discussion qui est restée dans le souvenir de chacun* »¹⁹.

Vienne une fois encore spoliée

En 1918, la question du rattachement de Vienne au Rhône donna lieu, au Conseil général de l'Isère, à une joute oratoire entre le maire de Vienne, Joseph Brenier et Ginet, conseiller général du canton de Saint-Jean-de-Bournay. Celui-ci était hostile à l'annexion et il le fit savoir en prenant appui sur l'histoire du Dauphiné : « *Nous sommes dauphinois avant tout ! Il y a tout un patrimoine historique, politique, artistique, qu'on se saurait aliéner dans un groupement nouveau. C'est l'héroïsme de Bayard, la littérature de Stendhal, la musique de Berlioz... c'est aussi l'assemblée de Vizille, c'est la grande Révolution conçue et réalisée dans le cadre dauphinois avant de conquérir la France et le monde...* »²⁰.

La question ressurgit sous la V^e République, à partir du printemps 1966. Elle était posée sous une autre forme et conditionnée par le développement de l'agglomération lyonnaise ; elle aboutit à une extraction supplémentaire de plusieurs communes de l'Isère. Au 1^{er} janvier 1968, 23 communes du nord de l'ancien arrondissement de Vienne furent détachées de l'Isère et rattachées au Rhône (ce sont toutes les communes des cantons de Saint-Symphorien-d'Ozon, huit communes du canton d'Heyrieux et les communes de Colombier-Saugnieu et de Satolas).

Le département du Rhône et la communauté urbaine de Lyon avaient en effet besoin de repousser une nouvelle fois les limites de leur territoire. Vienne espérait un meilleur sort dans ce mouvement qui ébranlait une nouvelle fois le carcan des limites départementales imposées contre ses vœux en 1790. Parlementaires, municipalité, services, opinion publique, professions libérales, média (*Vienne Journal* sous la plume de Prosper Gien, la *Tribune de Vienne*), et jusqu'à la Société des Amis de Vienne, se mobilisèrent, au long de l'année 1967, pour éviter le démantèlement de l'arrondissement de Vienne et sa réduction à la

18 - S'agit-il d'Henri Couturier, du parti républicain, conseiller général et ancien conseiller municipal de Vienne, élu sénateur en janvier 1885 et réélu aux élections sénatoriales générales en janvier 1888 ? Il s'était déjà très impliqué au cours des années antérieures dans les procédures engagées pour le choix des projets de lignes ferroviaires [d'après Gérard Gouilly]. Ou bien s'agit-il de son collègue, Marion ?

19 - Délibérations du conseil municipal, Archives municipales de Vienne, 1D23.

20 - Cité par P. Barral, *op.cit.*, p. 70.

portion congrue, pour demander le rattachement au département du Rhône de l'ensemble de l'arrondissement²¹. Malgré l'appui du Conseil général du Rhône et par le jeu des manœuvres politiciennes, l'opposition grenobloise mit un terme – une fois de plus – aux espérances viennoises. Ni l'opération "ville morte" du 3 juin 1967, ni l'obstruction de l'autoroute A7 dans la traversée de la ville (21 novembre 1967), ni le meeting du 22 novembre à la salle des fêtes ne firent poids dans le jeu complexe des politiques, à l'Assemblée nationale comme au Sénat.

En octobre 1972 – deux siècles après la création contestée du département de l'Isère, création qui avait consacré la déchéance de Vienne au profit de Grenoble – c'est le président de la Société des Amis de Vienne, Marcel Gourdant, qui exprima directement ses craintes dans un courrier au sous-préfet de Vienne, M. Eydoux²². L'avenir de Vienne était menacé par un sournois grignotage de son influence locale : aux amputations subies par son ressort administratif s'ajoutaient, depuis 1970-1972, les craintes qu'activait la naissance d'une ville nouvelle à l'Isle-d'Abeau : « *Quatre ans après la perte d'une des plus actives parties des territoires de son ressort administratif, la création d'une ville nouvelle à l'Isle-d'Abeau n'est pas sans alarmer ceux qui vivent de l'activité de Vienne et même ceux qui tout simplement aiment notre ville* ». L'analyse de la situation administrative et économique conduisait à un constat sans appel : le déclin de Vienne s'exprimait dans un amoindrissement du rôle de ses tribunaux, administrations et commerces ; la croissance de Bourgoin-Jallieu y avait sa part de responsabilité. Et d'avancer aussi la menace qui pesait sur les organismes viennois de Sécurité Sociale et pourquoi pas aussi sur la sous-préfecture elle-même. « *Notre vieille cité ne mérite-t-elle pas une part meilleure ?* » Pour détourner Vienne de cette fatalité – fatalité qui a retrouvé toute sa réalité en ce début de XXI^e siècle – l'administrateur de la Société des Amis de Vienne suggérait au haut fonctionnaire de l'Etat une réorganisation du cadre départemental, afin de donner une cohérence au ressort administratif de Vienne, en conformité avec sa vocation rhodanienne. Le rattachement au Rhône serait alors la solution la plus cohérente...

Un éternel recommencement

Quelle leçon tirer de cette histoire récente où les Viennois sont condamnés à ne jamais esquiver la question de son positionnement naturel ? La compétition entre juridictions figées et pouvoirs institutionnels et la cohérence pour un développement économique paraissent inconciliables. Le sort de Vienne a été scellé il y a plus de deux siècles par une réforme administrative qui ne lui convenait pas, réforme qui l'a liée à un destin auquel la géographie ne la prédestinait plus dans la France des XIX^e et XX^e siècles. Et pendant que la ville rongait son frein, le

21 - Voir M. Gourdant, op. cit., BSAV, 1971, p. 72-81.

22 - Archives de la Société des Amis de Vienne : lettre du 9 septembre 1972, avec une variante à la date du 2 octobre 1972. Documents aimablement communiqués par Pierre Giraudo.

mouvement de grignotage du Rhône et de Lyon au détriment de l'arrondissement de Vienne s'est propagé inexorablement jusqu'à nos jours, donnant ainsi raison, a posteriori, à la position viennoise de 1789-1790.

Se réalisera-t-il enfin bientôt le vœu du président de la Société des Amis de Vienne, exprimé il y a bientôt 40 ans : « *Il est vrai que depuis bien des années déjà on parle, sans qu'elle ait pu voir le jour, d'une réforme régionale qui viendrait pallier aux faiblesses de nos départements. À nouveau elle serait à l'ordre du jour ?* »²³ Aujourd'hui ne tend-on pas enfin à accorder plus d'importance à l'identité ou à la cohérence d'un territoire et à la réalité d'une zone naturelle d'influence ainsi qu'aux complémentarités extérieures ? En 1790, cette cohérence territoriale avait été refusée par le pouvoir politique aux Viennois alors que ceux-ci avaient senti comme néfaste à leur développement le décalage entre un périmètre administratif départemental imposé et une dynamique économique.

Dans l'actualité d'aujourd'hui, la prise de position de Jacques Remiller, député-maire de Vienne, semble répéter un scénario déjà éprouvé depuis plus de deux siècles ; on pourrait le résumer ainsi :

- 1 – une vérité infrangible : Vienne est sur le Rhône ; l'espace rhodanien est étranger au monde alpin ;
- 2 – un postulat sous-tend les griefs viennois : le rattachement au département de l'Isère, tel qu'il a été défini en 1790, est contre nature ;
- 3 – en limite occidentale du département de l'Isère, Vienne n'est pas valorisée sous le rapport de la commodité et de la rapidité des moyens de transport, pour ce qui concerne ses relations avec Grenoble ou l'agglomération de Bourgoin ;
- 4 – face à son chef-lieu départemental, Vienne a le sentiment d'une dépossession progressive des symboles du pouvoir ; son prestige a été comme pétrifié dans ses monuments du passé²⁴ ;
- 5 – les intérêts viennois sont ainsi dévalorisés, considérés comme négligeables et les soutiens locaux peuvent faire défaut ;
- 6 – le transport de Vienne dans le département du Rhône est présenté comme la solution de ces contrariétés.

En épilogue, peut-on repousser le pessimisme de l'auteur du mémoire de 1837 : « *dans quelques années, (Vienne) restera étrangère et infréquentée sur la rive du plus beau fleuve de France* » ?

23 - M. Gourdant, op. cit., BSAV, 1971, p. 83.

24 - Cette opposition entre un passé antique prestigieux et la modernité de mesures qui abourissent à dépouiller Vienne de ses prérogatives revient comme un leitmotiv dans l'histoire de Vienne. C'est encore à elle que l'on pense en relisant les propos de Jacques Remiller, dans l'affaire de la délocalisation du tribunal de Vienne : « *Je le redis, Vienne sera-t-elle la mal-aimée en lieu et place de Vienne l'Antique ? Vienne sera-t-elle sacrifiée sur l'autel du département de l'Isère au profit d'un champ de patates et de cailloux* » [cette formulation désigne le futur site du tribunal, à Villefontaine] (à retrouver sur <http://www.jacquesremiller.com>).

Vienne la Belle au temps de Valerius Asiaticus

La conférence que j'ai le plaisir de présenter ce soir devant « Les Amis de Vienne » n'est pas la première. Elle est en fait la quatrième, en quarante ans. Elle concerne une ville où je suis né, et où j'ai passé la plus grande partie de ma vie. Une première conférence avait présenté la Crète du second millénaire avant Jésus-Christ et les splendeurs d'un "art premier" incomparable de beauté et d'une "modernité" à certains égards fascinante, l'art minoen. Les deux suivantes furent consacrées à Rome tout comme celle-ci : et cela représente la grande préoccupation de ma carrière.

J'ai en particulier présenté, en 1981, une étude des « événements de mai 68 à Vienne et à Lyon »*... sans avoir songé à préciser le siècle, qui me semblait bien évident. Ce qui fait que l'assemblée, spectaculairement nombreuse ce soir-là, après m'avoir entendu affirmer, ce qui était pourtant vrai, que les événements de mai 68 ne s'étaient pas du tout arrangés après la mort, en juin, de l'empereur Néron, cette assemblée, donc, fondit comme neige au soleil et me laissa face à un auditoire à la fois plus réduit et plus motivé.

Aujourd'hui il n'y a à coup sûr aucune ambiguïté. Je souhaite présenter à la fois Vienne au premier siècle après Jésus-Christ et l'homme politique de grande envergure, Valerius Asiaticus, issu d'une grande famille viennoise, d'origine gauloise, allobroge plus précisément, dont il fut la plus brillante illustration. Sans le terreau de Vienne, sans sa famille, sans ses relations locales, sans ses réseaux d'influence, Valerius Asiaticus n'eût pas fait la carrière qui fut la sienne.

Vienne la Belle, *Pulchra Vienna*, cette dénomination, flatteuse entre toutes et justifiée par son site et par ses monuments, se rencontre dans une épigramme du poète Martial, qui vécut peu après la période qui aujourd'hui nous intéresse, dans la seconde moitié du 1^{er} siècle après J.-C. C'est évidemment un bel hommage à la cité qui était alors, avec ses quelque 20.000 habitants, une des trois ou quatre plus grandes villes de la Gaule, dotée d'un ensemble architectural déjà prestigieux.

Valerius Asiaticus : c'est le personnage le plus emblématique de Vienne à cette époque. Né en 5 après Jésus-Christ, il y a donc un peu plus de 2000 ans, cet aristocrate, richissime, surdoué, est le contemporain quasi exact de Jésus en Galilée... Mais la comparaison, bien sûr, doit s'arrêter là. Son caractère n'a aucun point commun avec le caractère de celui que Renan appelait « *le plus doux des enfants des hommes* ». Ambitieux, dur, implacable, Valerius Asiaticus voulut sans cesse être plus, avoir davantage.

* Parue dans le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 78, 1983, 3, p. 5 – 14, sous le titre : « Les événements de 68-69 après J.-C. : la guerre civile romaine et ses développements en Gaule et plus particulièrement à Vienne ».

Il est bien oublié, aujourd'hui, même à Vienne... un peu moins, pourtant, qu'on ne pourrait le craindre, puisqu'il a donné, depuis, son nom au boulevard Asiaticus, qui borde le flanc sud de notre Jardin de Ville. Ce n'est d'ailleurs pas le seul témoignage de la présence du passé romain dans les noms des rues de notre cité. La rue du Cirque en est un autre exemple. D'autres rues ont des résonances médiévales, à commencer par la rue Boson. Au fil du temps il y eut bien entendu des disparitions, liées aux exigences d'un passé moins lointain. J'évoquerai simplement la rue Poète-Martial, qu'alors collégien, j'ai empruntée plusieurs fois par jour pour rejoindre le collège Ponsard. Débaptisée, ce qui est assez rare, elle est devenue la rue Joseph-Brenier. C'est un fait acquis. Mais il est à mon sens regrettable que soit perdu dans notre espace urbain le souvenir du grand poète latin qui a cité Vienne à plusieurs reprises, et de la façon la plus flatteuse. Nous lui devons, je l'ai dit, « *Pulchra Vienna* », Vienne la Belle. Il a également chanté le vin viennois, ancêtre des Côtes-Rôties... Est-il interdit d'espérer son retour, s'il est encore une place à prendre... une rue, ou une impasse ?

Mais une chose est sûre : toute cette titulature urbaine permet aux Viennois soucieux de leur passé, aux visiteurs cultivés, ou simplement désireux de le devenir, d'échapper quelques instants aux contraintes du temps présent, pour renouer, en une brève pensée, le contact avec les générations depuis si longtemps disparues et qui menèrent leur vie tout comme nous... ou presque, dans cette ville chargée d'un passé impressionnant. À Vienne, on ne peut pas faire table rase du passé ! Les liquidateurs de mémoire ne pourront s'y sentir à l'aise. Cela peut paraître encombrant. J'ai connu un honorable Viennois qui me disait : « *Les Romains ont vécu, qu'ils nous laissent vivre !* » J'ai tendance à penser qu'ils nous laissent vivre, et qu'ils peuvent même nous aider à vivre... ne serait-ce que par un développement intelligemment mené du tourisme, mais aussi pour quelques autres raisons. Cela donne des racines, un ancrage affectif dans le temps qui s'écoule.

Le temps de Valerius Asiaticus à présent. La présentation, certes très rapide, de ce temps va être l'occasion de replacer Vienne et Valerius Asiaticus dans l'histoire romaine. Lorsque Valerius Asiaticus naît, en 5 après J.-C., la République romaine n'existe plus. Elle a disparu en 31 avant J.-C. (l'événement militaire, Actium) ou en 27 avant J.-C. (l'événement politique, Auguste empereur). Nous sommes donc au début de l'Empire, qui va durer autant que la République, un demi-millénaire jusqu'à la fin du V^e siècle où il disparaîtra, en Occident, sous les coups des Barbares. Mais, sous la forme d'Empire romain d'Orient il va vivre magnifiquement jusqu'en 1453, date de la chute de sa capitale, Constantinople, sous les coups des Turcs. Et, en Occident même, cet Empire a laissé beaucoup de nostalgie : Charlemagne, le Saint-Empire romain germanique, Moscou troisième Rome, les Habsbourg... derrière ces noms prestigieux, au-dessus d'eux, plane l'immense souvenir de Rome. Et la construction européenne aujourd'hui, dans ce qu'elle a de meilleur, reflète encore cette nostalgie de l'unité perdue de l'Europe, voire de l'espace méditerranéen. L'impressionnant et noble (dans tous

les sens de ce mot) Otto de Habsbourg, représente parfaitement l'idée européenne comme nostalgie de l'Empire perdu, cet espoir, peut-être vain, de retrouver une unité, une certaine unité, des peuples de l'Europe, autour du triple héritage de Rome, d'Athènes et de Jérusalem.

C'est déjà la recherche d'une unité à reconquérir qui avait amené la chute de la République romaine, déchirée depuis un siècle par d'inevitables guerres civiles qui risquaient de faire exploser le monde romain. La dernière de ces guerres civiles a vu s'affronter, après l'assassinat, aux ides de mars 44, de Jules César, républicains, partisans d'Antoine et partisans du jeune Octave, neveu ambitieux et habile de César. Antoine, bras droit de César dans ses campagnes militaires, semblait destiné à l'emporter en raison de ce prestige qui entourait à Rome les grands soldats, images vivantes de courage, de puissance. La victoire semblait attachée à ses pas. Et pourtant l'immense flotte qu'il avait réunie pour vaincre fut écrasée par celle d'Octave en septembre 31, au sortir du golfe de Corinthe, à Actium¹.

Pourquoi ce naufrage, c'est bien le cas de le dire, d'Antoine ? En fait Antoine a joué l'Orient, ses peuples nombreux, ses richesses immenses, contre l'Occident, contre Rome qui furent le choix d'Octave. C'était un mauvais choix, car la véritable puissance militaire et politique se trouvait à Rome, en Italie. Et Antoine, englué en Égypte par sa passion pour la reine Cléopâtre, sentit peut-être venir le désastre, si l'on accepte la fameuse vision prémonitrice présentée avec une fulgurante précision par José Maria de Hérédia dans un des plus célèbres sonnets des *Trophées*, « Antoine et Cléopâtre » : « *Et sur elle courbé l'ardent Imperator / Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or / Toute une mer immense, où fuyaient des galères* ». Avec cette victoire navale décisive, la paix revenait enfin sur le monde romain. « *La Paix, déesse éblouissante, la chevelure parée des lauriers d'Actium* »². Et Octave, le vainqueur, devient en 27 avant J.-C. le premier des empereurs, Auguste, qui va régner jusqu'à sa mort, en 14 après J.-C.³ C'est lui le fondateur de l'Empire romain.

L'Empire : ce terme à Rome revêt après 27 av. J.-C. un double sens, sans qu'il y ait contradiction. Il y a un sens ancien, territorial : c'est l'espace conquis par Rome, et sur lequel Rome exerce donc son pouvoir. Si l'on inclut *Mare nostrum*, la Méditerranée, cela fait près de 5 millions de km². Pendant des siècles seule la lointaine Chine put rivaliser en gigantisme. C'est ce sens territorial que possédaient les termes d'Empire colonial français ou d'Empire colonial britannique au XIX^e siècle. Mais le terme Empire prend à Rome un sens nouveau après que, en 27 av. J.-C., Octave est devenu l'empereur Auguste. C'est le régime politique dirigé d'une main de fer par un empereur. Cet empereur gouverne l'immense espace territorial qu'est l'Empire.

1 - Suétone, *Vie du Divin Auguste*, 7, 4. Mais les références à cette victoire sont innombrables, renouvelées sans cesse au fil des siècles.

2 - Ovide, *Fastes*, 1, 711-712.

3 - *Les Mémoires d'Auguste*, 34. Ces *Res Gestae Divi Augusti*, transmises à la postérité par une inscription importante entre toutes, sont un document capital sur le règne du premier empereur. Voir aussi *ILS*, 96.

À l'époque où vit à Vienne, puis à Rome, Valerius Asiaticus, les Romains ont donc retrouvé la paix civile. Ils l'avaient trop désirée pour s'en plaindre. Ils avaient aussi trouvé un maître. C'était le prix à payer, et il semblait lourd aux nostalgiques de la République. Le rhéteur Aelius Aristide, un siècle plus tard, dans son magnifique *Éloge de Rome*, témoigne de l'omniprésence et de la toute puissance du chef d'orchestre du monde romain, l'empereur : « *comme une flûte après un complet nettoyage, l'ensemble du monde civilisé n'émet qu'un seul son, plus parfait que celui qui s'échapperait d'un chœur, en accord avec l'éternelle durée de cet Empire. Tel est le degré de perfection auquel atteint la cohésion réalisée par le chef de ce chœur* ». Mais la face sinistre de ce nouvel état de chose apparaît quelques lignes plus tard : « *ils sont tous égaux dans la soumission à une même direction et l'on ne peut que constater à quel point il importe de se montrer sujet* »⁴.

Tout cela est bel et bon, mais reste une difficulté grave : les Romains, s'ils aimaient l'ordre, la discipline, la paix, n'aimaient pas la soumission. Ils méprisaient les « peuples chiens » du Moyen Orient, soumis à des despotes, à des tyrans, à des autocrates. Or, par un véritable miracle d'intelligence politique, Auguste, pourtant tout puissant après Actium, a compris cela. Il s'est autolimité. Et ses successeurs, à l'exception notable de Caligula, ont dû, bon gré mal gré, suivre son exemple. Il a promis qu'il ne détruirait ni la liberté des cités, ni celle des citoyens : droits publics, droits privés seraient respectés. C'est la fameuse théorie de la « *Respublica restituta* », de la République restituée : « la République continue », disent aujourd'hui certains candidats artificieux au pouvoir personnel... Il y avait là, bien entendu, beaucoup de poudre aux yeux.

Mais il y avait aussi une réelle volonté de gouverner avec retenue, en laissant une véritable place aux initiatives locales dans les cités, dans les provinces, et surtout dans les vieilles provinces, prospères, paisibles, romanisées. Or la Gaule du sud, la Narbonnaise, dont Vienne était la cité la plus nordique, était prospère, paisible, profondément romanisée. C'était même la province vitrine de la romanité, la Provincia, la Provence, elle dont on disait : « *C'est l'Italie, en vérité, plus qu'une province* »⁵ ; Rome y fut discrète. Et Vienne en profita tout particulièrement.

Quelle est donc la place de Vienne dans la paisible et prospère Narbonnaise du premier siècle de notre ère ? Elle se trouve à l'extrême nord de la vieille province. Au-delà, à une petite dizaine de milles, on entre dans la province de Lyonnaise, dont la capitale est, depuis peu, Lugdunum (Lyon). La situation de Vienne est à cette époque admirable. Elle demeure aujourd'hui encore bien particularisée, malgré l'écrasante suprématie de Lyon. Gabriel Chapotat nous a laissé

4 - Aelius Aristide, *Éloge de Rome*. Tacite a un jugement tout à fait différent sur la soumission du peuple romain, jadis fier de ses libertés et de ses droits, à un seul homme. Voir Tacite, *Annales*, I, 7, 1 : « à Rome, tous se ruient à la servitude ».

5 - Seule l'Afrique dite Proconsulaire (en gros la Tunisie actuelle) pouvait apparaître comme aussi romanisée, du moins dans ses plaines.

des pages magistrales sur *La Croisée de Vienne*⁶. L'étude excellente, mais plus limitée, d'Amable Audin sur *La Croisée de Lyon*⁷ nous permet d'établir d'utiles comparaisons entre ces deux villes voisines, aux atouts géographiques à première vue assez semblables, en réalité fort différents. A Lyon, confluence capitale, collines face à de vastes plaines. À Vienne, confluence modeste, plaines de bordure de fleuve, de surface limitée, parfois inondables, et collines assez raides, véritables « Coupe-Jarret ».

Vienne, qui seule nous intéresse aujourd'hui, se situe sur l'axe nord-sud représenté par la vallée du Rhône. Cette vallée du Rhône est restée, nous le savons bien, un des axes majeurs du commerce, de l'économie. C'était alors la grande voie de pénétration de Rome vers la Gaule du Nord et vers l'Europe rhénane. Mais la croisée de Vienne comporte aussi un axe est-ouest. Cet axe est parfait vers l'est, par la vallée de la Gère : c'est la meilleure voie vers les Alpes et, au-delà, l'Italie du Nord. Mais dans la direction de l'ouest, c'est hélas moins brillant. Les hautes collines qui prolongent vers le nord, le massif du Pilat, sont, encore aujourd'hui, un obstacle de taille. Le véritable passage, pas si facile d'ailleurs, se situe à quelque dix kilomètres au nord, par la vallée du Gier. Mais à cette époque ce défaut, qui par la suite s'avèrera redoutable, n'était guère important. Les Romains en effet ont toujours assez largement négligé l'ouest gaulois, concentrant leurs efforts vers le nord, le nord-ouest, et surtout le nord-est, la vallée du Rhin, comme, aujourd'hui encore, peuvent en témoigner les remarquables monuments romains de Cologne ou de Trèves.

Le site de Vienne était de premier ordre à l'époque romaine. Site de plaines de part et d'autre du fleuve, entourées à l'est et à l'ouest de hautes collines qui donnent son plein sens à l'expression de « couloir rhodanien », il est protégé en partie des inondations par l'étagement en terrasses. Ces plaines sont d'ampleur inégale : celle de la rive droite est par endroits assez large, celle de la rive gauche est plus resserrée, quelques centaines de mètres. Cela représente une surface habitable assez modeste à nos yeux, mais suffisante pour abriter une très grande ville à l'époque romaine. Vienne, à l'époque de Valerius Asiaticus, comptait environ 20.000 habitants. Cela en faisait l'une des trois ou quatre plus grandes cités de la Narbonnaise, pourtant particulièrement urbanisée⁸. Les hautes collines qui entourent le cours du Rhône à l'ouest donnaient à ce site une allure plus accidentée, accentuée par la présence au sud-est des sommets du Pilat, dominant de plus de 1300 mètres la vallée du Rhône. Ces collines, du moins aux yeux des observateurs quelque peu complaisants, sont au nombre de sept, ce qui permettrait un audacieux rapprochement avec Rome sur les rives du Tibre. Cinq de ces collines

6 - G. Chapotat, *La croisée de Vienne*, Bourgoin, 1959.

7 - A. Audin, « Le confluent et la croisée de Lyon », *Études Rhodaniennes*, XII, 1947, p. 99-116.

8 - Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 373. Narbo Martius (Narbonne), Arelate (Arles), Aquae Sextiae (Aix-en-Provence), comme Vienne, se détachaient d'un dense réseau de petites cités prospères, surtout nombreuses près de la Méditerranée.

sont de rive gauche : du nord au sud, le mont Arnaud, le mont Salomon, Sainte-Blandine, Pipet dominant l'immense théâtre antique à peu près contemporain de Valerius Asiaticus, et, tout au sud, Saint-Just. Quant aux deux collines de rive droite, plus massives, séparées par la profonde combe de la Vézerance, elles étaient restées à l'écart de la cité. Vienne était ainsi fière d'être une petite Rome gauloise. Elle partageait cette faveur avec Arles qui, certes, était dépourvue de collines, mais qui avait pour elle la proximité de la Méditerranée et un climat... romain⁹.

Les collines de Vienne constituaient évidemment un atout défensif, pas vraiment excellent, mais complété par la construction, encore en cours du vivant de Valerius Asiaticus, de longues murailles de près de 7 km. Ces travaux, coûteux mais impressionnants, étalaient aux yeux des visiteurs la richesse, la puissance de la cité, tout autant que les divers monuments dont elle ne cessait de s'embellir. Dans ce paysage particulier de collines élevées, de plaines fertiles et propres à l'urbanisation au milieu desquelles un fleuve puissant coule vers la Méditerranée, berceau de civilisation, cœur de l'espace romain, les hommes ont élu domicile depuis la nuit des temps.

Un des peuples les plus puissants de la Gaule, les Allobroges, en a fait peu à peu sa capitale commerciale et politique¹⁰. Ils dominent un immense territoire, entre Rhône et Alpes. Et lorsque commence la conquête romaine, en 125-121 avant J.-C., Vienne est déjà une petite ville possédant des notables puissants, influents, difficiles à manœuvrer, et qui vont monnayer chèrement leur soutien aux conquérants romains¹¹. De terribles invasions venues de Germanie montrent aux Allobroges le danger venant de l'est, de l'Europe centrale¹². Et Vienne, tout particulièrement menacée dans sa prospérité par les Barbares, comprend le rôle protecteur de Rome. Le pli peu à peu est pris, en dépit des sursauts de colère et de révolte : le conquérant romain est trop fort, trop organisé, trop impitoyable quand il en sent la nécessité. C'est la face noire de l'époque romaine. Mais Rome fait bénéficier les Gaulois du Sud, de la Narbonnaise, d'une ouverture complète sur le monde civilisé, sur la Méditerranée, sur le grand commerce, les échanges de toutes sortes. Le grand vent du sud qui sait souffler le froid et le chaud balaye les brumes de la barbarie nordique.

Ce ralliement, résigné et raisonné tout à la fois, apparaît clairement lors de la dernière phase de la conquête des Gaules, dirigée par Jules César, en 52 avant J.-C.¹³ Les Allobroges restent fidèles à Rome. Et Vienne, située à l'extrême nord de la Gaule déjà conquise, devient la puissante et sûre base arrière des légions romaines¹⁴. Jules César sait la récompenser : après la victoire décisive d'Alésia, Rome élève Vienne, jusqu'alors cité pérégrine, étrangère, au rang de cité latine.

9 - Ausone, *Ordo urbium nobilium*.

10 - Strabon, *Géographie*, IV, 1, 11.

11 - A. Pelletier, *Vienne antique*, Roanne, 1982, p. 22 - 27.

12 - César, *La Guerre des Gaules (De Bello gallico)*, I, 11, 5 ; I, 14, 6.

13 - César, *op. cit.*, *passim*.

14 - A. Pelletier, *op. cit.*, p. 32. Voir aussi *De Bello gallico*, VII, 9, 3-4.

C'est une rare et impressionnante promotion. Vienne des Allobroges, *Vienna Allobrogum*, devient la « colonie julienne des Viennois »¹⁵. Cette titulature nouvelle conférait à Vienne, au-delà d'une distinction banalement honorifique, de réels privilèges. Elle donnait, surtout, la citoyenneté romaine à tous les notables de Vienne. Ces notables, à Vienne comme partout dans l'Empire, étaient bien définis : c'étaient les riches, et plus particulièrement parmi les riches, ceux qui s'étaient activement investis dans la vie municipale en devenant les magistrats de leur cité et en entrant dans la Curie, véritable conseil municipal. Cela soudait évidemment les notables dans la fidélité à Rome, dont ils étaient déjà, et dont ils allaient devenir plus encore, les plus dévoués collaborateurs.

La concession d'un tel privilège à Vienne était quelque peu surprenante¹⁶. Vienne en effet était alors peuplée de façon très majoritaire d'Allobroges. Peu d'Italiens d'origine y vivaient, alors qu'ils étaient nombreux dans les cités du sud de la Narbonnaise. Ce caractère très « gaulois » de la cité s'atténuera un peu au fil du temps, mais il restera toujours prédominant. Or les dirigeants romains avaient tout naturellement tendance à se méfier des cités trop « indigènes ». Cette exception en faveur de Vienne témoigne d'une confiance, d'une amitié, que Rome n'accordait que lentement, et à un nombre restreint de cités dans l'Empire.

Cette confiance de Rome envers Vienne se marque par la faible présence de l'Etat romain dans la vie intérieure de la cité, dans les activités économiques, dans la gestion municipale. Il en va de même, d'ailleurs, pour l'ensemble des cités de la Narbonnaise. La puissance connue, respectée, redoutée, des armées romaines rend possible et sans grand danger pour Rome cette discrétion... toute relative, car elle peut vite, en cas de troubles graves, être remplacée par le pas lourd des légionnaires. Le gouverneur de la Narbonnaise est loin, mais les redoutables procurateurs impériaux peuvent arriver rapidement, munis d'une procuration de pouvoir de l'empereur lui-même¹⁷. En fait le pouvoir impérial a pour principe, à Vienne, comme dans toutes les cités des vieilles provinces, de n'intervenir en force, avec une légion, ou le plus souvent une seule cohorte de légionnaires que dans trois cas :

– Des troubles sociaux graves entre les citoyens : cela arrivait parfois, lorsque la plèbe se lassait des abus des notables¹⁸.

15 - A. Pelletier, *op. cit.*, p. 32 et suiv. Les monnaies émises par la nouvelle colonie portent le sigle C.I.V., c'est-à-dire *colonia Iulia Viennensium*, la colonie julienne des Viennois.

16 - Pour les notables, les décurions, c'est-à-dire les membres de la curie locale, qui étaient les *Primores*, les premiers de la cité, c'était une promotion considérable. Elle leur permettait, en devenant citoyens romains, d'entrer parfois dans la course aux honneurs (le fameux *cursus honorum*), d'en franchir les étapes, et peut-être d'accéder aux places les plus hautes, jusqu'à entrer au Sénat de Rome. Et cela se produisit à Vienne.

17 - Ces procurateurs, chevaliers romains le plus souvent, parfois simples affranchis impériaux, mal vus de l'ordre sénatorial, avaient une énorme puissance, due à la confiance que l'empereur avait pour eux. Et ces dociles instruments du pouvoir s'appliquaient à mériter cette confiance.

18 - L'exemple sans doute le plus connu se situe à Narbonne, en 11 ap. J.-C. La plèbe, pour des raisons mal connues, mais assez aisées à imaginer, se révolta contre les décurions, membres du conseil municipal, avec une telle violence que l'empereur Auguste jugea bon d'intervenir en force pour rétablir l'ordre. Et ensuite, il s'attacha à « réconcilier la plèbe avec les décurions », sans doute en conseillant plus de modération à ces derniers (voir *ILS*, 112).

- Un complot contre l'empereur : c'était très exceptionnel. Les terribles événements de 68 et 69 après J.-C. relevaient de ce cas.
- La faillite financière de la cité : cela arrivait... Dans ce cas, l'intervention de Rome se faisait par l'intermédiaire des envoyés du pouvoir, avec procuration pour agir, les *procuratores*, qui remettaient, impérativement, de l'ordre dans les comptes. Il ne semble pas que Vienne, ville riche, ait eu besoin de leurs services.

C'est donc dans cette puissante et prospère cité de Vienne, la colonie julienne des Viennois, que naît, en 5 après J.-C., Decimus Valerius Asiaticus. C'est là qu'il passe ses années d'enfance et d'adolescence. C'est là qu'il entame peut-être une carrière municipale, dont le souvenir aurait été effacé par sa grande carrière à Rome. Et, en tout cas, c'est de ce bastion viennois qu'il partit, tout jeune encore, vers Rome, sachant bien que là, et là seulement, se faisaient les grandes carrières, celles qui apportaient l'influence, la puissance, la gloire, mais aussi les plaisirs et les loisirs les plus raffinés. C'était un pari risqué, celui des grands ambitieux de certaines époques plus récentes. Mais la force de caractère de Valerius Asiaticus, ses dons les plus divers, ses relations d'emblée influentes, vont lui valoir le succès le plus rapide, et la carrière exceptionnelle, de niveau impérial, qui l'attend.

Et en effet, dès l'adolescence, la puissance de sa personnalité s'est imposée aux Viennois. L'intelligence, la capacité de travail, l'étendue étonnante de ses connaissances, lui ont valu la considération admirative de tous. Valerius Asiaticus a profité de l'enseignement de qualité donné dans les écoles de Vienne, déjà réputées. Il est devenu un fin connaisseur de la littérature latine comme de la littérature grecque. Maître de toutes les techniques de la rhétorique, assuré, habile, éloquent, il possède la faculté, capitale pour réussir à Rome, de pouvoir capter l'attention de n'importe quel auditoire, depuis les légionnaires ou les prétoriens, jusqu'aux rhéteurs et aux philosophes des cercles érudits les plus fermés. A tous ces dons s'ajoutait cette beauté physique tant appréciée des Romains et une force herculéenne, développée par l'intense pratique des sports dans les gymnases. La violence de son caractère suscitait souvent respect et crainte. Valerius Asiaticus avait donc tous les atouts pour attirer l'attention, mais aussi la jalousie et même la haine. La plus connue des inscriptions latines trouvées en Gaule, la Table claudienne de Lyon, découverte en 1528 sur les pentes de la Croix-Rousse, témoigne de la jalousie et de la détestation tenace de l'empereur Claude contre celui qu'il appelle ce monstre de palestre¹⁹.

Son nom, Valerius, est un *nomen* romain, reçu selon la coutume par le premier de ses ancêtres gaulois qui entra dans la citoyenneté romaine, adoptant par la même occasion le nom du patron qui l'introduisait dans cette citoyenneté. Le *nomen* nouveau se transmettait ensuite de génération en génération, aux descendants mâles. Ce *nomen* Valerius est très fréquent en Gaule narbonnaise :

19 - *ILS*, 212 : « et je le hais, ce prodige de palestre ».

il apparaît à plus de quatre cents reprises dans nos sources, épigraphiques pour l'essentiel²⁰. Seul le *nomen* Julius est plus fréquent puisqu'il apparaît plus de 750 fois²¹. Mais c'est normal : la famille des Julii est devenue la famille la plus puissante, celle dont la clientèle est la plus puissante aussi, et le patronage le plus recherché. C'est sans doute le trisaïeul de Valerius Asiaticus, important notable allobroge, allié fidèle et intéressé des Romains, qui a obtenu la citoyenneté – cette *civitas* précieuse entre toutes – et, en même temps que cette *civitas*, son nouveau nom romain, Valerius, qu'il a transmis à ses descendants mâles. Ce fut le puissant aristocrate romain Caius Valerius Flaccus qui lui communiqua son nom en patronnant son entrée dans l'espace citoyen de Rome..., en récompense, sans nul doute, d'importants services rendus par l'influent Gaulois.

Quant au surnom, Asiaticus, aux résonnances assez étranges, il fut accordé plus tard à un ancêtre plus récent de Valerius Asiaticus qui s'était illustré dans la province romaine d'Asie (l'ouest de la Turquie actuelle). Ce surnom, selon la règle romaine, devint, lui aussi, héréditaire. Valerius Asiaticus, allobroge d'origine, aurait pu avoir un surnom gaulois. Mais les familles de Narbonnaise d'origine gauloise cherchaient souvent à faire oublier cette "tache originelle" et elles faisaient disparaître dès qu'elles le pouvaient le surnom trop "local". Quant au prénom, Decimus, il était surtout utilisé, comme de nos jours, dans les rapports familiaux ou amicaux.

La vie du père de Valerius Asiaticus nous est presque inconnue. Nous pensons qu'il était un des Viennois les plus riches de son temps. Il possédait de vastes domaines dans l'immense territoire contrôlé par la cité de Vienne. Il avait aussi de fortes participations dans le commerce viennois, axé avant tout, bien entendu, sur le Rhône, vers le sud, en direction d'Arles. La création d'un port commercial donnait à ce commerce fluvial un immense et fructueux essor. Les relations du père d'Asiaticus étaient étendues et de qualité : une vaste clientèle de parents, d'amis, d'obligés, de relations d'affaires dans tous les milieux haut placés de Narbonnaise, et aussi, au nord, à Lyon, déjà prospère, en faisaient, au premier chef, un homme d'influence. Cet homme avait aussi une solide influence à Rome, où existait un puissant lobby de Gaulois du Sud, au sein duquel les Viennois étaient nombreux. Valerius Asiaticus était vraiment né, on le voit, avec "une cuillère d'argent" dans la bouche. Il va savoir utiliser ces atouts durant toute son existence.

Et il commence à le faire à Vienne où une petite dizaine de grandes familles font la pluie et le beau temps. Divisées entre elles par de vieilles rancunes, de méchants souvenirs, elles se retrouvent soudées et solidaires contre les gens du dehors. Tacite nous dit qu'à Vienne tout ce qui vient du dehors paraît hostile²².

20 - Y. Burnand, *Domitii Aquenses. Une famille de chevaliers romains* (Revue Archéologique de Narbonnaise, Suppl. 5), Paris, 1995, p. 226 et suivantes.

21 - Y. Burnand, *op. cit.*

22 - Tacite, *Histoires*, I, 65, 5 : « chez les Viennois tout ce qui vient du dehors paraît hostile » (*cuncta illic externa ei hostilia*).

Le jeune Asiaticus, courageux, orgueilleux, ambitieux, ne pouvait se contenter d'une jeunesse oisive dans le luxe, les plaisirs, les mondanités. Il voulait tout cela, mais plus encore. Il a donc sans doute commencé à parcourir à Vienne une course aux honneurs municipaux. C'était d'ailleurs une quasi-obligation s'il voulait vivre une carrière "impériale" plus tard.

Il faut souligner qu'à Vienne, comme d'ailleurs dans les quelques centaines de cités de l'empire romain, ces honneurs municipaux étaient pratiquement réservés aux riches. En effet, non seulement ils n'étaient pas rémunérés, mais ils étaient fort coûteux. Leur exercice était considéré comme un acte de civisme, qui n'avait donc pas à être rétribué. C'était un honneur (*honos*) et cela n'avait donc, au sens strict du terme, aucun prix. Pour être élus à ces fonctions de prestige, les candidats devaient se rendre populaires par leur générosité, selon le vieux principe, hérité de l'Orient grec, de l'évergétisme. Ces dépenses en vue d'être élus (*ob honorem*), ces libéralités avant élection étaient fort diverses : distributions d'argent, de vivres (blé, huile), organisation de jeux, de spectacles, dons à des associations religieuses ou encore participation à la construction ou à l'embellissement de monuments, d'édifices... Le but évident de cette bienfaisance sociale quasi obligatoire était d'atténuer les tensions entre les pauvres et les riches, de maintenir la cohésion sociale. Il fallait, bon gré mal gré, en passer par là pour participer aux décisions importantes dans la cité.

Valerius Asiaticus, intelligent et ambitieux, sut être généreux à bon escient et, parfois semble-t-il, en "rajouta". On ne peut oublier à ce propos l'inscription fameuse²³ qui évoque les acteurs d'Asiaticus, les *scaenici Asiaticiani*. Une troupe théâtrale lui était attachée, des acteurs dépendaient, au moins en partie, de lui. C'était une véritable action de mécénat, ou, dirions-nous, dans la mentalité néo-impériale qui commence à apparaître chez nous, de sponsorisation. La vanité du donateur n'en souffrait pas, comme de bien entendu... Valerius Asiaticus a donc probablement parcouru les diverses étapes de la course aux honneurs des notables viennois avant de gagner Rome. Il savait que cela le ferait apprécier de ses compatriotes, surtout si l'exercice de ces magistratures s'accompagnait de largesses calculées avec clairvoyance. Cela pouvait être utile pour l'avenir.

Il a donc été d'abord questeur, fonction en principe réservée aux jeunes notables qui commençaient leur carrière. Les deux questeurs contrôlaient les mouvements du trésor de la cité de Vienne. Ensuite l'attendait le collège des deux édiles. Ils s'occupaient, et le sens est demeuré dans l'ensemble le même pour les maires de nos villes actuelles, du fonctionnement quotidien de la cité : habitat, voirie, sécurité, procès sans envergure²⁴. Valerius Asiaticus a ensuite fait partie du collège des quatre magistrats supérieurs – les *quattuorviri* – de la colonie latine, dont deux au moins s'occupaient des problèmes de la police et de la justice à Vienne – *quattuorviri jure dicundo* – chargés de la sécurité, du respect des lois, de

23 - CII, XII, 1929.

24 - A. Pelletier, *Vienne antique*, p. 85.

la morale et des mœurs, et deux autres, les "hommes du Trésor", géraient au-dessus du questeur le trésor de la cité, recettes et dépenses...²⁵ Il est en revanche peu probable que Valerius Asiaticus ait pris le temps d'exercer la plus importante des magistratures municipales de Vienne en faisant partie du collège de trois magistrats (un triumvirat, donc) qui administraient l'immense territoire rural de la cité et qui en géraient au mieux les immenses possessions : biens immobiliers, fabriques, *latifundia*, etc. Cette magistrature en effet a été créée seulement en 36 après J.-C., et Valerius Asiaticus était déjà à Rome, pris dans des occupations beaucoup plus contraignantes et beaucoup plus risquées.

En tout cas, Valerius Asiaticus était, en raison de ses hautes origines et de son début de course aux honneurs municipaux, membre de droit de la curie de Vienne, petit sénat local, à l'image du Sénat de Rome, et véritable conseil municipal de cette grande cité rhodanienne²⁶. C'était une assemblée de notables, choisis par les magistrats qui avaient le pouvoir de censeur parmi les hommes de plus de vingt-cinq ans, de bonne famille, riches, bien notés moralement. Quelques membres d'honneur s'y ajoutaient pour des mérites personnels de divers ordres. D'importantes largesses à l'égard de la cité étaient particulièrement appréciées. On était membre à vie. Cette assemblée d'hommes influents, de sages, avait à Vienne un pouvoir particulièrement important dans les questions économiques et religieuses.

Lorsque, à une date inconnue, il quitta Vienne, il ne savait évidemment rien de l'exceptionnelle carrière qui l'attendait mais il était sûr de lui-même, porté par son orgueil, son énergie, son courage et confiant dans les atouts que lui donnaient sa fortune et plus encore ses relations, son carnet d'adresses, dirions-nous. Aucune ambition, pas même celle de devenir empereur, ne lui paraissait au-dessus de ses talents. Lui aussi, comme plus tard le jeune Néron, était un *incredibilem cupitor*, un amant de l'impossible²⁷.

Valerius Asiaticus ne pouvait se contenter des modestes honneurs municipaux d'une cité de Narbonnaise. La puissance de sa personnalité, l'étendue de ses ambitions se sentaient brimées dans ce décor étroit. Rome était le lieu de la puissance, où il pouvait tout attendre, tout espérer. Paris, dans la *Comédie humaine* de Balzac, offre des espérances comparables aux jeunes ambitieux de bonne famille du XIX^e siècle, souvent déçues (c'est le cas pour Lucien de Rubempré, dans *Illusions perdues*), parfois récompensées après une lutte acharnée, comme pour Eugène de Rastignac. Pour poursuivre la comparaison, Valerius Asiaticus ferait plutôt penser à Henri de Marsay, talentueux et impitoyable cynique de la *Comédie humaine*²⁸. Comme lui, c'est un aristocrate très fortuné, comme lui il est

25 - A. Pelletier, *op. cit.*, p. 86 ; sur les institutions municipales voir aussi l'introduction des *Inscriptions latines de Narbonnaise*, V, 1, Vienne, Paris, 2004 avec références bibliographiques récentes.

26 - A. Pelletier, *op. cit.*, p. 87-88.

27 - A. Pelletier, *op. cit.*, p. 92 - 94.

28 - H. de Balzac, *La Comédie humaine, passim*, mais en particulier, *Le Contrat de mariage*, dans lequel éclate le cynisme feutré et féroce de la haute société parisienne du XIX^e siècle, dont Henri de Marsay est l'un des plus beaux fleurons.

doté d'un puissant réseau de relations, placées au faite de l'influence et du pouvoir. Comme lui, il ignore la peur et fait face aux situations délicates, dangereuses, avec lucidité et sang-froid.



**Antonia la Jeune
dupondius**
(Nîmes, Musée archéologique)
[Cliché Ph. Foliot - G. Réveillac,
Centre Camille-Jullian,
CNRS - Université de Provence]

Valerius Asiaticus possède notamment des relations haut placées parmi les Gaulois influents fixés à Rome, parfois viennois d'origine. Dès son arrivée à Rome, le clan gaulois l'accueille. Très vite, il devient l'un des familiers d'Antonia la Jeune²⁹. Cette femme riche, belle, intelligente, l'introduit dans la haute société romaine. Elle le met notamment en relation avec Vitellius, aristocrate intrigant, déjà bien installé aux postes de commande. Elle lui fait connaître également son petit-fils Caligula, être singulier, brillant, instable, passant de la cordialité et de la gaieté à d'effrayantes colères puis à des périodes de prostration. Elle lui fait connaître encore son fils Claude, homme d'études, érudit, sérieux, terne et timide dans les milieux mondains et les cercles du pouvoir, aux antipodes de Caligula qu'il méprise. Valerius Asiaticus se sent à l'aise avec les deux. Il n'a pas peur de Caligula, dont il doit s'amuser... avec circonspection ; il reproche à Claude son manque de caractère, mais il apprécie son érudition.

Mais Antonia la Jeune meurt en 37. C'est une grande perte pour Valerius Asiaticus. Heureusement, l'arrivée quasi simultanée de Caligula, tout jeune encore, à l'Empire lui ouvre l'avenir. Valerius Asiaticus, devenu consul³⁰ et qui



**Caligula
denier**
(Nîmes, Musée archéologique)
[Cliché Ph. Foliot - G. Réveillac,
Centre Camille-Jullian,
CNRS - Université de Provence]

vient d'avoir trente ans, est un de ses amis les plus proches. Ce consulat de Valerius Asiaticus, acquis en dehors des normes, est un sommet de sa carrière politique. Cela constitue la preuve de son influence et des puissants soutiens dont il bénéficiait. Il faut tout de même préciser que ces hautes fonctions, d'origine républicaine, étaient déjà assez déconsidérées. On sait que Caligula voulut même faire consul son cheval préféré³¹. Avec Caligula, l'Empire tournait, de façon précipitée, à l'autocratie. Mais Valerius Asiaticus participe, au sein du Conseil du Prince, à toutes les grandes décisions du règne.

29 - C'est la fille cadette d'Antoine, le vaincu d'Actium et d'Octavie, sœur d'Auguste, le vainqueur d'Actium. Elle et sa sœur aînée représentent symboliquement la réconciliation des Romains après les guerres civiles.

30 - Dion Cassius, *Histoire romaine*, LIX, 30.

31 - Suétone, *Caligula*, 55, 8.

En 40, sous son impulsion, Vienne obtient le statut de cité romaine³². Tous ses citoyens deviennent citoyens romains de plein droit. C'était un privilège rarement accordé à une cité pérégrine (étrangère), restée allobroge dans sa grande majorité. Et Vienne prend le titre de *Colonie julienne augustéenne florissante des Viennois*³³. Mais Caligula, capricieux et imprévisible, juge plaisant d'offenser Valerius Asiaticus en public, de la façon la plus outrageante. Au cours d'un banquet public, en présence de Valerius Asiaticus, il évoque le très peu de plaisir que vient de lui donner une liaison avec son épouse³⁴. Valerius Asiaticus ne réplique pas. Il sait le danger que lui ferait courir une explosion de colère de Caligula. Mais il éprouve désormais une haine mortelle envers lui. Aussi devient-il, un peu plus tard, un des protagonistes d'une vaste conspiration qui réunit contre l'inquiétant despote, divers membres de la haute société romaine, sénateurs et chevaliers, et un certain nombre d'officiers de haut rang de la garnison de Rome. En janvier 41, le jeune empereur est assassiné, dans des conditions atroces³⁵. Peu avant, Valerius Asiaticus était aux côtés de Caligula, dont il endormait la méfiance³⁶.

Peu après le meurtre, des remous profonds agitent la population de Rome qui s'amusait des fantaisies de Caligula et de ses horreurs contre les puissants et les riches. Beaucoup de conjurés prennent peur. C'est alors que le sang-froid, le courage de Valerius Asiaticus se révèlent. Il s'avance vers le peuple, vers les soldats de la garnison de Rome, et il déclare qu'il se félicite de l'assassinat de Caligula, qu'il aurait aimé le tuer de sa propre main, et qu'il regrette d'avoir dû laisser à d'autres ce plaisir³⁷. Tant d'audace stupéfie la foule, et finalement elle se calme, voyant le fait accompli et l'insolente hardiesse des meurtriers. Valerius Asiaticus vient de prendre, par ce coup de génie, la stature d'un candidat à la succession impériale, dont les principes restaient flous.

Pourtant dans les jours qui suivent, la situation ne s'améliore pas. Les nostalgiques de la République sont réunis autour d'un bon candidat tentant de la faire revivre. Beaucoup de membres des classes dirigeantes, sénateurs ou chevaliers, les soutiennent, également quelques hauts gradés des Régions ou de la garnison de Rome. Mais le peuple et la majeure partie de cette garnison de Rome font échouer cette tentative. Valerius Asiaticus, un bref instant, croit avoir une chance de parvenir à l'Empire. Mais des rivalités, d'autres ambitions, lui montrent que ses chances sont minces. Alors, en excellent tacticien, il décide de se rallier à un groupe de modérés qui veulent éviter un retour de la guerre civile en portant au pouvoir le fils d'Antonia la Jeune, Claude, oncle de Caligula, déjà âgé, timide et peureux au point de trembler ostensiblement lorsque ses partisans viennent le

32 - Pline, *Histoire naturelle*, III, 36. ; Tacite, *Histoire*, I, 66.

33 - *CHL*, XII, 2327 : Colonia Iulia Augusta Florentia Vienna.

34 - Sénèque, *De la Constance du sage*, 18, 2.

35 - Tacite, *Annales*, XI, 1,

36 - Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XIX, 102.

37 - Tacite, *Annales*, XI, 1, 2 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LIX, 30 ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XIX, 159.



Antonia la Jeune
(Vienne, musée archéologique Saint-Pierre)
[Cliché A. Chéné - Ph. Foliot,
Centre Camille-Jullian,
CNRS - Université de Provence]



Claude
(Nice, Musée archéologique de Cimiez)
[Cliché G. Réveillac,
Centre Camille-Jullian,
CNRS - Université de Provence]

chercher pour le porter, malgré lui, à l'Empire. Valerius Asiaticus est heureux de ce succès d'un homme qu'il connaît bien, et avec qui il entretient des relations d'estime. Il sait que Claude est un érudit de haut niveau, un excellent historien. Il connaît aussi la faiblesse de son caractère et se dit que son rôle dans les entourages impériaux va être considérable.

Dans l'immédiat les calculs de Valerius Asiaticus se révèlent justes. Pendant plus de six ans, du début de 41 jusqu'au cours de l'année 47, il connaît une apogée d'influence, de prestige, de puissance. Il participe au Conseil du Prince, où se prennent toutes les grandes décisions. Il prend part en 43 à la grande affaire du règne en matière d'expansion, la conquête de la Bretagne³⁸ (la Grande-Bretagne actuelle), plus précisément dans sa partie méridionale, jusqu'à la Tamise. Cela donne à ses talents une dimension nouvelle, celle du courage et de la victoire au combat. C'était fort important aux yeux des Romains, militaires dans l'âme, conquérants sans faiblesse. En 46, Valerius Asiaticus est au sommet de sa carrière et de son influence. Il accède même à un second consulat, ce qui était rare³⁹. Son action politique, assez mal connue est sans doute multiforme. Mais il n'oublie pas sa cité d'origine, Vienne, son peuple d'origine, les Allobroges. Il contribue probablement à la dédicace nouvelle du temple de Rome et d'Auguste, qui devient, conformément au nom qui lui est resté, temple d'Auguste et de Livie⁴⁰.

38 - Tacite, *Annales*, XI, 3, 1.

39 - Il s'agit cette fois d'un consulat de début d'année, éponyme, plus prestigieux. Sénèque, *Questions naturelles*, 2, 26, 6 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LX, 27.

40 - Suétone, *Claude*, 11 ; A. Pellerier, *op. cit.*, p. 451 et sv.

Il profite de son pouvoir pour consolider sa fortune, déjà considérable. Il le fait par tous les moyens que son époque pouvait lui offrir : le prêt usuraire, la captation d'héritages, le trafic d'influences, le chantage... C'était fréquent : Sénèque, philosophe, sage, moraliste entre tous, n'a pas été épargné, de son vivant, par d'outrageants soupçons. Valerius Asiaticus sait aussi placer ses nouveaux avoirs. Certains papyrus égyptiens nous indiquent qu'il a acquis de vastes domaines en Egypte, près de Philadelphie. Il a également acheté à Rome, sur la colline du Pincio, les magnifiques jardins de Lucullus sur lesquels il fait construire un ensemble résidentiel somptueux qui excite bien des jalousies... et notamment celle de l'épouse de Claude, Messaline, aussi rancunière et dangereuse qu'elle pouvait être sensuelle⁴¹ ! Il arrondit encore ses domaines familiaux dans le territoire de la cité de Vienne. Il achète probablement d'autres propriétés en Narbonnaise, prenant des intérêts dans le grand commerce fluvial sur le Rhône. Il semble s'intéresser beaucoup à sa province natale, peut-être par nostalgie, plus sûrement par calcul très intéressé.

Sa vie sentimentale, si l'on peut la qualifier ainsi, est une collection d'aventures qui font scandale. On lui reproche son homosexualité⁴²..., mais c'était assez courant. On lui reproche ses fréquentations douteuses des lieux de plaisir et lupanars. On lui reproche surtout ses liaisons bruyantes et ses ruptures tapageuses avec les plus belles femmes de la haute société romaine. Deux exemples entre autres : sa liaison avec Poppée, mère de la fameuse Poppée de Néron, sa très probable liaison avec Messaline, qui n'en était pas à un amant près, mais qui était tout de même l'épouse de l'empereur, et qui après la rupture va le poursuivre d'une haine tenace, féroce. Aux griefs personnels, s'ajoutent d'ailleurs des désaccords politiques profonds⁴³.

Les milieux dirigeants de Rome, la Maison de l'empereur, ses amis, sa famille, finissent par s'inquiéter de cette puissance de Valerius Asiaticus, de sa richesse, de ses excès. À la jalousie d'une réussite exceptionnelle s'ajoute la crainte. Ne souhaiterait-il pas plus encore ? Son orgueil, son ambition, son énergie, son audace, étaient connus de tous. Et ses dons de comploteur, révélés durant la crise qui avait suivi la mort de Caligula, pouvaient à bon droit susciter l'appréhension.

Tout va aller très vite en cette année 47. Messaline elle-même, pleine d'hostilité et d'angoisse, conduit l'attaque, frontale, brutale, impitoyable. Elle s'est entourée des meilleurs avocats et, surtout, de ces délateurs quasi professionnels

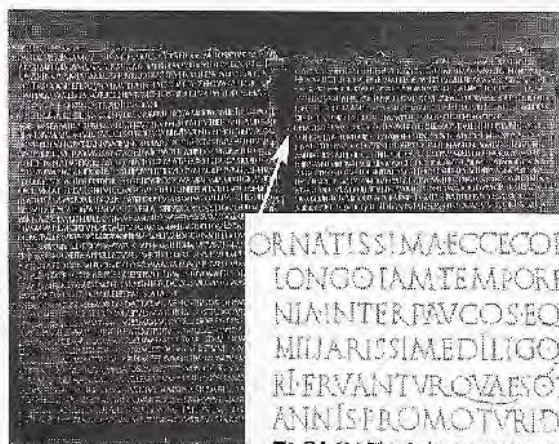
41 - Tacite, *Annales*, XI, 1, 1.

42 - Tacite, *Annales*, XI, 2, 1.

43 - Valerius Asiaticus fait partie des aristocrates qui souhaitent un empereur qui exerce son pouvoir de façon "libérale". Il est hostile aux puissants affranchis impériaux, tenants d'un empire bureaucratique – technocratique dirions-nous – efficace et réellement impérial. Et Messaline s'appuie sur eux et notamment sur Narcisse, le plus puissant d'entre eux.

qui étaient une plaie de l'époque⁴⁴. Les nombreuses personnes qui avaient eu à se plaindre de Valerius Asiaticus emboîtent le pas. Les scandales de mœurs déclenchent des gorges chaudes ; les scandales financiers reviennent à la surface. Et, fait nouveau et qui laisse craindre le pire, ses accointances grandissantes avec les notables de Narbonnaise en général, et de Vienne en particulier, sont soulignées. N'a-t-il pas toujours favorisé Vienne, et en particulier les puissants et les riches ? Il est en outre très populaire auprès des légions du Rhin, par son courage révélé lors de la conquête de la Bretagne. Or beaucoup de légionnaires sont alors issus de Narbonnaise, notamment de Vienne. Ils peuvent susciter une sédition en sa faveur. Messaline s'attache à terroriser Claude, dont le caractère impressionnable était bien connu. L'argument du complot fait merveille : et si Valerius Asiaticus lançait une révolte contre Claude à partir de son bastion familial de Vienne et de Gaule ? Ce n'était pas tout à fait impensable : c'est comme cela que Néron, une génération plus tard, en 68, sera brisé.

Tout cela marche à merveille. Claude, apeuré et rageur, entre dans une colère furieuse contre Valerius Asiaticus, dont, un an plus tard, la Table claudienne de Lyon témoigne encore. Il ne veut même pas prononcer son nom, ou rappeler son souvenir : un véritable déni de mémoire, une *damnatio memoriae*⁴⁵. Et, en cette année 47, il donne l'ordre de faire arrêter Valerius Asiaticus, profitant d'une période où ce dernier faisait une cure thermique dans une station balnéaire proche de Naples. Privé de ses gardes du corps, Valerius Asiaticus ne peut se défendre et il est ramené, enchaîné, sous bonne garde, à Rome⁴⁶. Là, il est sans doute, selon la coutume, torturé pour amoindrir sa résistance.



La Table claudienne de Lyon [Cliché C. Thioc, Musée gallo-romain de Lyon, Département du Rhône]

Le cadrage de la reproduction, d'après le fac-similé d'Allmer, 1875, met en valeur la partie du discours de l'empereur Claude où celui-ci évoque Valerius Asiaticus dont il tait le nom...

ORNATISSIMA ECCI COLONIA VALENTISSIMA QVE VIENNENSIVM QVAM
LONGO IAM TEMPORE SENATORES HVICQVRIAE CONFERTEX OVACOLO
NIA INTER PAVCO SEQVETRIS ORDINIS ORNAMENTVM LVESTIVM PA
MIJARISSIMED ILIGO ETHODIEQVE INRE BVSM EIS DETINEOCVIVS LIBE
RIERVANTVROVAESOPRIMOSAGERDOTIORMMGRADV POSTMODOCVM
ANNIS PROMOTVRIDIGNITATISSVAE INCREMENTA VEDIRVM NOMEN LA
TRONISTACEAM ETODIHLVD PALAESTRICVM PRODIGIVM QVOD ANTE INDO
MVM CONSVLATVM INTVLITQVAM COLONIA SVA SOLIDVM CIVITATIS ROMA
NAE BENEFICIUM CONSECVTA EST IDEM DE FRATRE ELVS POSSVM DICERE
MISERABILI QVIDE MIN DIGNISSIMO QVEHOC CASV VTVOBISVTILIS
SENATORESSINON POSSIT

44 - Tacite, *Annales*, XI, 1, 1 : P. Suillius Rufus est le plus connu de ces détracteurs qui incitent le pouvoir impérial aux pires répressions, en l'apeurant. La peur est le plus courant et le plus redoutable des sentiments dans un régime qui devient totalitaire. Elle pourrit les rapports humains.

45 - *ILS*, 272.

46 - Tacite, *Annales*, XI, 1, 3.

Puis il est confronté aux délateurs qui l'ont perdu, parfois d'anciens amis⁴⁷. Il est également confronté à Messaline, qui, au moins en apparence, semble émue. Il se défend bien, en effet, avec un grand sang-froid et un sens de la réplique étonnant⁴⁸. Mais les jeux étaient faits et la condamnation à mort ne surprit personne. Pourtant par une "indulgence" qui se produisait parfois, le choix de sa mort lui fut laissé. Et Valerius Asiaticus organisa son suicide avec calme et un soin minutieux de la mise en scène, de façon à laisser la meilleure image possible à la postérité. Il s'ouvrit les veines⁴⁹, après avoir prévu dans sa propriété une incinération "écologique" qui ne brûlerait pas les feuilles des arbres alentour.

Ce fut l'ultime réussite de ce gagnant ; elle fut durable et même en quelque sorte éternelle puisque nous l'admirons encore. Les Romains qui avaient certes bien des défauts mais qui plaçaient le courage, et notamment le courage de bien mourir, au-dessus de tout, oublièrent l'homme politique, cynique et profiteur et se souvinrent du héros. Et les scènes saisissantes de sa mort alimentèrent une sorte de "légende dorée"⁵⁰.

La carrière du grand aristocrate viennois s'est donc terminée de façon tragique. Cela ne doit pas nous étonner, car il a accumulé, durant les sept dernières années de sa vie, les excès et même les provocations. Pour cet homme d'influence, de pouvoir, de la Demeure de César, la Roche Tarpéienne fut proche du Capitole, et la démesure de son caractère, de son action, appelait la sanction du destin aux yeux des sages de l'Antiquité.

Ce Viennois, gaulois de souche, a sans doute gardé un réel attachement à sa patrie des bords du Rhône, à sa terre natale, à laquelle il restait lié par de puissants intérêts de famille, de clientèle, de fortune foncière ou commerciale. Mais il a sans doute dédaigné la tranquillité d'une carrière municipale, consacrée aux loisirs culturels, au sport, aux plaisirs et aux discrets honneurs municipaux. Il fit le choix de Rome, avec un succès étonnant, de longue durée, il en paya le prix fort.

Mais nous devons aller au-delà de ces considérations individuelles pour insister sur les grands avantages apportés aux notables provinciaux des vieilles provinces par le régime impérial. En effet un personnage comme Valerius Asiaticus n'aurait pu avoir sous la République la grande carrière qui fut la sienne. La société était alors trop close sur elle-même, trop oligarchique, et trop italienne.

47 - Tacite, *Annales*, XI, 2, 3.

48 - Tacite, *Annales*, XI, 3, 2.

49 - Y. Grisé, « De la fréquence du suicide chez les Romains », *Latomus*, 39, 1, 1980. La valorisation des suicides dans la mentalité romaine païenne marque une des plus grandes différences avec les civilisations marquées par le christianisme, comme le sera l'Empire romain à partir du IV^e siècle.

50 - La démesure, l'*hubris* des philosophes grecs, vouait à un destin tragique, à l'échec total, les personnalités trop fortes, trop violentes, qui ne savaient pas composer avec la réalité, ne pas aller trop loin.

Avec l'Empire, les provinciaux des vieilles provinces largement romanisées, sont favorisés. Ils accèdent à présent largement à la citoyenneté romaine, souvent de façon collective lors de la création de colonies romaines, de municipes romains, de cités latines. C'était le cas de Vienne, on l'a vu. La Narbonnaise est en effet particulièrement favorisée par les empereurs. Valerius Asiaticus, homme des confins septentrionaux de Narbonnaise est la parfaite illustration de cette promotion des cités, et plus encore de leurs notables. Et, peu après sa mort, la Table claudienne de Lyon nous démontre que le reste de la Gaule, et d'abord Lyon, participèrent à cette promotion institutionnalisée, volontariste... et efficace.

« Les colonies sont faites pour être perdues » dit Montherlant⁵¹. Nous sommes mal placés pour affirmer le contraire. Il n'empêche que les Romains ont su "décoloniser" leur empire sans nullement le détruire, mais tout au contraire, en l'affermissant de façon quasi indestructible. Les vaincus sont devenus romains à un point tel que la romanité a survécu à l'Empire submergé par les Barbares. Et elle survit encore dans les langues, la littérature, le droit, les institutions, et, peut-être aussi par l'impérissable souvenir d'une unité perdue des peuples de l'Europe et des pourtours méditerranéens. Pendant plusieurs siècles, sur des espaces immenses, s'est étendue « l'immense majesté de la paix romaine »⁵². Le monde civilisé était alors une sorte "d'orchestre philharmonique" obéissant à la baguette du chef d'orchestre qu'était l'empereur⁵³. Et le christianisme allait bientôt apporter à cet ordre bénéfique mais rude, trop immanent, dépourvu de toute transcendance, un élan personnel, collectif, institutionnel, vers des formes nouvelles d'espérance, de solidarité, de moindre dureté envers les hommes, qui furent, et qui demeurent, son immense, son inestimable apport à l'histoire romaine et à l'histoire humaine.

À l'époque de Valerius Asiaticus tout cela était encore à l'état d'ébauche, mais l'élan était donné. Et la vie de Valerius Asiaticus apparaît comme un bon reflet des qualités, mais aussi des tares d'une époque impitoyable. Les grandes réalisations de l'Empire apparaissent déjà lorsqu'on étudie cette carrière : l'ascension sociale et politique des provinciaux, la réussite des puissantes personnalités de tous ordres, la prospérité et la vitalité des cités de l'Occident, la montée en puissance et en influence des provinces, et, plus particulièrement, de la Narbonnaise. Celui qui est le premier des grands Viennois mérite donc sans doute d'être, de temps à autre, sorti de l'oubli.

[NDLR : cet article reproduit le texte de la conférence donnée par l'auteur le 19 novembre 2008]

51 - H. de Montherlant, *Le Maître de Santiago*.

52 - Ovide, *Fastes*, I, 711-712. Voir aussi Martial, *Épigrammes*, IX, 70, 8.

53 - Aelius Aristide, *Éloge de Rome*, 29-30.

Une voie romaine de la croisée de Vienne : la *Via Agrippa*, de Vienne à Saint-Vallier

(2^e partie)**

III - De Reventin-Vaugris à Roussillon : discussions autour d'un tracé guère discutabile

À partir des confins méridionaux du hameau du Grand Chemin, le tracé de la grande voie impériale du Midi est plus ou moins discuté. La première hypothèse, sur laquelle nous reviendrons, consiste à suivre le tracé quasi rectiligne de la RN 7 au moins jusqu'aux portes de Roussillon, tel que le représentait déjà le plan géométral de la Terre et Comté de Roussillon (placardé à la bibliothèque de Salaise) et la carte de Cassini aux XVII^e et XVIII^e siècles.

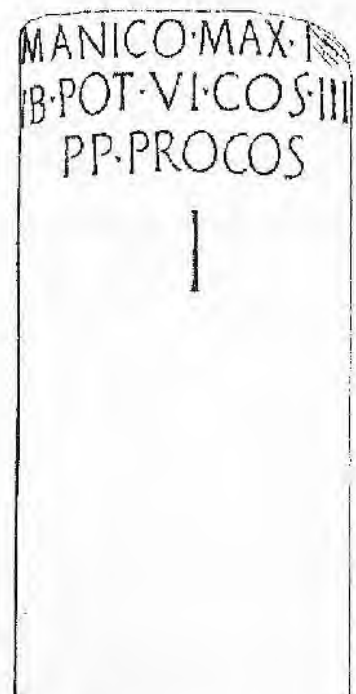
Une seconde hypothèse, qui d'emblée doit être écartée, pourrait consister à voir notre itinéraire dans le vieux "Chemin de Vienne à Moras" (Valloire drômoise) qui longe l'autoroute A7 sur son côté oriental jusqu'à Cheyssieu puis s'en écarte définitivement en direction d'Agnin. S'il s'agit incontestablement d'un chemin médiéval qui a pu reprendre le tracé d'une voie romaine (ce qui reste à démontrer en l'absence d'indices tangibles), il ne saurait s'agir de notre *Via Agrippa* de par son orientation générale vers le sud-est, à l'écart des jalons significatifs que nous avons recensés sur les autres itinéraires préconisés.

L'ultime possibilité que nous allons maintenant analyser n'est autre que l'idée d'un itinéraire plus occidental qui desservirait les villages actuels de Chonas, Saint-Prim, Clonas et Saint-Maurice-l'Exil avant de revenir sur Roussillon ou Le Péage. Bien que légèrement sinueux, ce tracé bénéficie d'une évidence archéologique relativement appréciable, encore qu'il semble montrer une bien grande sensibilité aux intérêts locaux notamment vers Chonas et Clonas où abondent les traces d'occupation, ce qui est généralement incompatible avec les impératifs stratégiques d'une grande voie d'Empire⁶⁸.

* "Association archéologique des Pyrénées-Orientales".

** La première partie de cette étude a été publiée avec une bibliographie sélective dans le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 2008, 1, p. 11-24. Se reporter à cette bibliographie pour les références. La numérotation des notes infra paginales et des figures suit, dans cette seconde partie, celle de l'article précédent.

68 - Itinéraire proposé par P. Cavard, M. Paillaret et J.C. Michel (1987, p. 131). B. Helly (*cf. infra*) les suit partiellement.



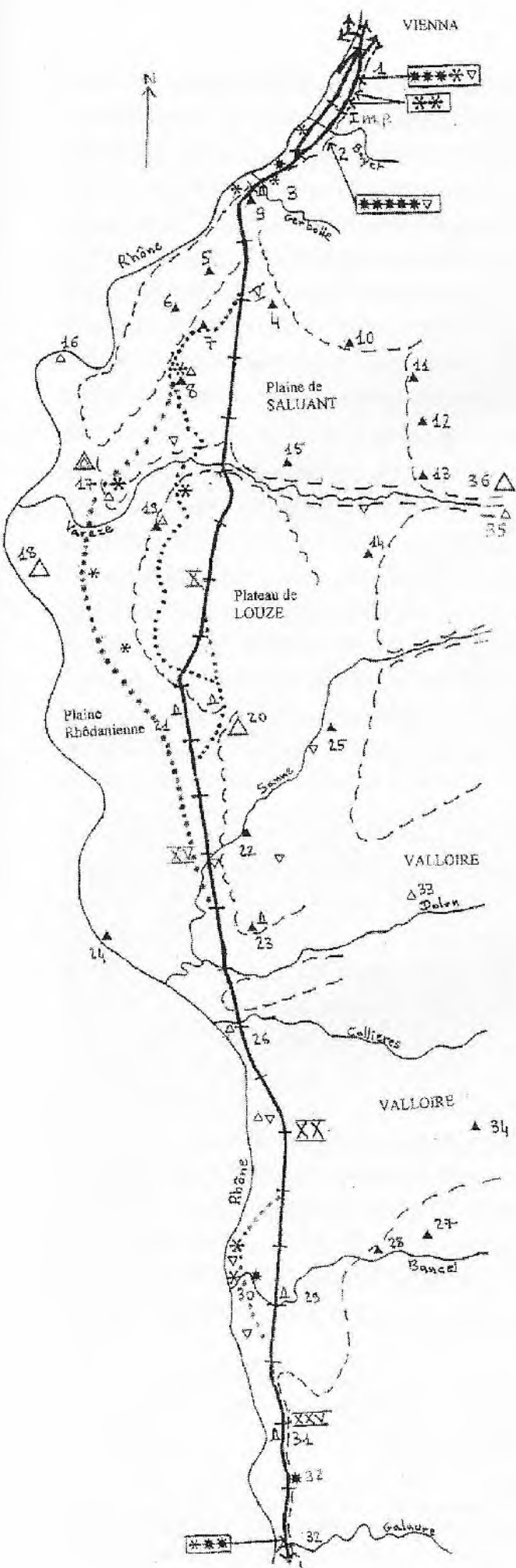
Document 5 :
milliaire du 1^{er} mille
(Vienne, au jardin public)
 [cliché R. Lauxerois et fac-similé
 de A. & A. Allmer, 1875]

cf. *Bulletin de la Société...* 2008, 1,
 p. 14, doc. 2b

1. Pour un tracé à l'ouest de la RN 7 ?

Si l'on entre dans le détail, on constate que ce dernier itinéraire emprunte la route de Saint-Prim qui se détache de la RN 7 au Grand Chemin en direction de Chonas-l'Amballan. Ce territoire semble encore empreint de la marque de saint Sévère, prédicateur indien qui officia le long des grands axes de l'Empire en particulier vers 430, quelque part au sud de Vienne, d'après la *Vie de saint Sévère* d'un auteur anonyme du VII^e siècle. L'église de Chonas est en effet placée sous le vocable de ce saint, au même titre qu'une autre église attestée à Toisieu, hameau de Saint-Prim, depuis l'an 907 (aujourd'hui disparue). Il ne fait donc guère de doute que notre évangelisateur se soit attardé dans les parages d'autant qu'il s'illustra en détruisant un arbre sacré pour lui substituer une basilique de Saint-Alban martyr au sein de la *villa Vogoria* à huit milles au sud de Vienne, ce qui conviendrait à peu près pour Toisieu selon P. Cavard⁶⁹. Quant à l'ancien lieu-dit Mas de Champ Séver, sis à l'est du village de Chonas, nous ne savons trop qu'en penser (lieu de prédication ou propriété paroissiale acquise par testament ?).

69 - Sur les problèmes posés par la localisation de *Vogoria*, cf. P. Cavard, « La collégiale Saint-Sévère », *Bulletin paroissial de Saint-Maurice*, mai 1952, p. 75-78 et juin 1952, p. 89 ; M. Paillarer, *op. cit.*, p. 434. Toisieu se trouve en fait à sept milles de Vienne porte sud.



- ○ ○ Relief
- Voie d'Agrippa
- Autres tracés envisagés
- △ Villa romaine
- ▲ Villa carolingienne présumée
- ▽ Tegulae - substructions antiques
- △ Centre artisanal
- * Sépulture antique
- * Nécropole gallo-romaine
- * Épitaphe antique
- Borne milliaire

- 1 - Saint-Vincent
- 2 - Saint-Alban-les-Vignes
- 3 - Saint-Christ
- 4 - *villa Repentinis* (Reventin)
- 5 - *villa Exsoldus* (Vaugris)
- 6 - *villa Ambalenis* (L'Amballan)
- 7 - *villa Coinnaco* (Chonas)
- 8 - *villa Tausiaco* (Toisieu)
- 9 - *villa Brocianis subterior* (Bas-Bressin)
- 10 - *villa Arelis* (Les Côtes-d'Arey)
- 11 - *villa Bracost* (Saint-Mamert)
- 12 - *villa Curtis* (Petit Cour)
- 13 - *villa Velnio* (Vernioz)
- 14 - *villa Aciaco* (Assieu)
- 15 - *villa Cassiaco* (Cheyssieu)
- 16 - Les Roches-de-Condrieu
- 17 - Saint-Clair-du-Rhône
- 18 - Saint-Maurice-l'Exil
- 19 - *villa Cauniaco* (Clonas)
- 20 - Roussillon
- 21 - Le Péage-de-Roussillon
- 22 - *villa Salicibus* (Salaise)
- 23 - *villa Casnatis* (Chanas)
- 24 - *villa Sablonis* (Sablons)
- 25 - Villa (Ville-sous-Anjou)
- 26 - *Figlinae* ? (Saint-Rambert-d'Albon)
- 27 - *Epaone* (Albon)
- 28 - *villa Tortilianum* (Saint-Romain-d'Albon)
- 29 - Pont-de-Bancel (Beausemblant)
- 30 - Andancette
- 31 - Laveyron
- 32 - *Ursolis* ? (Saint-Vallier)
- 33 - Agnin-Gaulas
- 34 - *villa Anneronis* (Anneyron)
- 35 - Saint-Alban-de-Varèze
- 36 - *villa Vitrosco* (Vitrieu)

Document 6 : la voie d'Agrippa de Vienne à Saint-Vallier et son environnement
[d'après F. Dory]

Traversant Chonas par les cotes IGN 238,2 - 234,4 et 264 (monnaies antiques et médiévales, propriété Jury), notre itinéraire aborderait la commune de Saint-Prim en débouchant sur le hameau de Toisieu non par la route actuelle mais par un ancien chemin plus ou moins carrossable évoluant à la base du coteau (cotes 261,3 et 264,3) dit "Chemin des Alamandières" jadis "Chemin de Saint-Prim à Chonas" lequel apparaît particulièrement méconnaissable à l'arrivée sur Toisieu. C'est à ses abords que l'on est tenté de situer la découverte de la levrette en marbre du musée lapidaire de Vienne qui fut exhumée en compagnie de débris architecturaux « annonçant les ruines d'une superbe construction », peut-être à l'emplacement d'un important site à *tegulae* légèrement en contrebas de notre voie au nord-est de Toisieu⁷⁰.

En outre, des sépultures présumées burgondes ou mérovingiennes ont été mises au jour au début du siècle dans la propriété Houdaille des "Alamandières" (vers la cote 245,9) ce qui aurait pu constituer un indice supplémentaire mais en réalité les cimetières barbares étaient plutôt à l'écart des grandes routes, près des ruines de *villae* romaines réoccupées⁷¹ à moins qu'il ne se soit agi d'une nécropole paléochrétienne attenante à une église Saint-Sévère de Toisieu contemporaine. Quoi qu'il en soit, il ne fait aucun doute qu'un chemin, peut-être antique, passa jadis dans les environs puisqu'une *via publica* confinait au X^e siècle une terre de la *villa Tausiaco* (dite aussi *Transiacum*) qui n'est autre que notre domaine de Toisieu, propriété du roi Boson.

Délaissant à main droite le hameau du Chanet (site à *tegulae*) notre itinéraire ne gagnerait pas directement le village de Saint-Prim (église de 863 placée sous le vocable de *Primus*, martyr en 268⁷²) mais emprunterait plutôt l'ancien "chemin de Toisieu à Auberives" dit "Chemin vieux" d'après les documents de voirie locale du XIX^e siècle⁷³. Il s'agit d'un chemin creux sur une grande partie de son parcours dont les 200 premiers mètres sont occupés par le lit d'un ruisseau ce qui confère aux lieux l'apparence d'un véritable bournier. Néanmoins, grandement praticable, il traverse toute la partie sud-ouest de la plaine de Saluant, soit à découvert, soit dissimulé entre de hauts versants à placages de loess près du "champ de l'Écu" (toponyme obscur) puis franchit le mince filet du ruisseau de Saluant, aborde le plateau de "Sur Glay" au prix d'une forte déclivité, rejoignant par la même occasion l'"ancien chemin de Vienne à Clonas" lui-même issu de la RN 7 au lieu-dit Charavillère. Il convient de rappeler d'autre part que nous avons mis la main sur un site à *tegulae* au lieu-dit Champ du Poirier (jadis "du Périer" vu la nature caillouteuse des lieux) à environ 500 mètres à l'ouest du tracé présumé de la voie⁷⁴.

70 - CAG 38/1, p. 118 ; H. Lavagne *et alii*, 2003, p. 196.

71 - Selon A. Grenier, *op. cit.*, p. 221.

72 - U. Chevalier, *Regeste Dauphinois*, I, n° 738.

73 - Renseignement Mme Collion, auteur d'une monumentale œuvre manuscrite sur Saint-Prim, publiée en 2001.

74 - CAG 38/1, p. 118 (notice F. Dory).

Après avoir coupé la D 37, notre "chaussée" s'empresse de gagner la vallée de la Varèze au prix d'une nouvelle pente puis débouche sur une prairie verdoyante très humide au lieu-dit La Madeleine (souvenir d'une maladrerie ?)⁷⁵. Ici se pose néanmoins le problème du franchissement de la rivière. Si un gué semble avoir effectivement existé à l'époque moderne et sans doute au Moyen Âge, peut-on légitimement penser que la *Via Agrippa* ait pu jouir d'une assise durable dans une zone alluviale aussi instable ? Toujours est-il que la commune limitrophe de Clonas/Varèze a bel et bien livré des traces de voie romaine si l'on en croit M. Ch. Gontier, érudit local, qui a su tirer parti des ressources de la photographie aérienne non sans d'indispensables vérifications sur le terrain⁷⁶. Néanmoins, il importe de préciser que le prolongement septentrional de cette voie ne semble pas s'effectuer en direction de Sur Glay, d'où nous venons, mais plutôt de Glay et, partant de Saint-Clair-du-Rhône où L. Dugas affirmait jadis avoir vu un rai-dillon pavé de vieux cailloux au nord des sources de Grisolles⁷⁷. Quoi qu'il en soit, et sans exclure l'hypothèse d'un raccordement du chemin de Sur Glay à la voie repérée, il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'une voie romaine dont la largeur n'excédait pas trois mètres contournait par l'est le village de Clonas. Celle-ci, mordant quelque peu sur les confins occidentaux de la commune d'Auberives, gravissait les pentes de la Chaboulette où fut localisée vers 1935 une importante aire funéraire gallo-romaine ou post-antique avec sépultures en coffres de dalles de molasse orientées est-ouest⁷⁸; revenant ensuite vers Clonas, elle longe le côté sud de la Combe Georges pour tourner sur un large rayon tout en coupant en son milieu le Champ du Pallet (jadis "du Palais") où la photo aérienne décèle de vastes fondations. Elle traverse ensuite le quartier de la Régnie (motte castrale) où l'on la perd provisoirement (reste de dallage dans la propriété Mondino au sud du carrefour rue de Bourbourey – rue du Château d'Eau) pour la retrouver escaladant le Bois Blanc en direction de Colombier (commune de Saint-Maurice-l'Exil). Elle passait donc sur les terres de la *villa* dite de Licinius exhumée dès 1992 rue Sainte-Marguerite et ornée d'une mosaïque⁷⁹ à motifs marins et pastoraux de plus de 67 m².

On constate que l'habitat antique de Clonas est ordonné de part et d'autre de deux grands axes qui se coupaient à hauteur de l'intersection de la montée de la Régnie : notre route et une voie Saint-Alban-du-Rhône – Ville-sous-Anjou⁸⁰. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'une autre voie ait contourné Clonas sur son côté occidental par le Clos (fondations d'un "temple", murs à fresques), la Maladière

75 - Sainte Madeleine, sœur de saint Lazare, était la patronne des lépreux.

76 - Ch. Gontier, *Clonas, village du Bas-Dauphiné*, 1985, p. 24 et 31.

77 - L. Dugas, *op. cit.*, 1927, p. 69. Et l'auteur d'affirmer qu'il s'agissait de la voie principale de Vienne à Tain !

78 - Ch. Gontier, *op. cit.*, p. 31 ; M. Colardelle, *Sépultures et traditions funéraires...*, 1983, p. 177.

79 - Cf. *Patrimoine en Isère*, *op. cit.*, p. 31-33 (notice B. Helly). Découverte en 1996, cette mosaïque des II^e-III^e siècles est exposée au cœur du village depuis novembre 2007 en compagnie de l'épithaphe de Publius Licinius Macrinus (*CAG 38/1*, p. 114 et *ILN*, V, 1, 299).

80 - Sur cette dernière, cf. notre T.E.R. de maîtrise, p. 237-239 (Bibliothèque municipale de Vienne).

(établissement ayant peut être appartenu à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem) puis Givray dans la mesure où un terrier du XIII^e siècle cite une "*(terra sita)...sub stratam* (voie pavée) de *sub Claunas*" (actuel CD 4 ?)⁸¹.

Plus récemment, B. Helly a émis l'hypothèse d'un tracé encore plus occidental de la *Via Agrippa*⁸². Quittant Saint-Prim, elle redescendrait sur Saint-Clair-du-Rhône (habitat et nécropole de Varambon), traverserait la Varèze vers Saint-Pierre⁸³ puis filerait vers Saint-Maurice-l'Exil (sépulture) et Le Péage-de-Roussillon en suivant la première terrasse wurmienne dominant le lit majeur du Rhône⁸⁴. S'il s'agit d'un cheminement vraisemblablement antique⁸⁵, l'identification avec la voie d'Agrippa est contredite par la question des concordances milliaires comme nous le verrons plus loin⁸⁶.

Si l'on revient à la voie du "Bois Blanc" étudiée plus haut, on observe qu'au sortir de Clonas elle plonge littéralement sur les confins orientaux du hameau de Colombier – *Columber* au XIII^e siècle – par la combe qui mène au Coret, seul point de passage possible. La combe transversale du Colombier, où les sources abondent, a été considérée par L. Dugas comme le siège d'une agglomération indigène vu la présence d'un lieu-dit Matta pouvant trahir l'existence d'un espace sacrificiel celtique⁸⁷. Délaissant le hameau de Givray, notre voie obliquerait ensuite vers Roussillon en gravissant les pentes du chemin de Civert (par la cote 227,9) d'où l'on jouit d'une vue remarquable sur Le Péage-de-Roussillon et la vallée du Rhône, puis elle traverserait perpendiculairement la Combe du Soleil près de Vireville (dérivé de *villa* ?) pour rejoindre le bourg de Roussillon puis la RN 7 au sud de cette commune. Il convient de souligner que ce chemin de Civert revêt l'apparence d'un très ancien passage et que c'est à lui qu'il faut sans doute assigner le qualificatif de « *stratam que ducit de Rossilione apud Coindrieu* » relevé dans le cartulaire vivarois de Saint-Sauveur-en-Rue par M.-C. Guigue⁸⁸.

Cependant, en dépit des fortes présomptions d'antiquité qui pèsent désormais sur l'itinéraire suivi depuis le Grand chemin jusqu'à Roussillon par Clonas-sur-Varèze, rien n'indique formellement que nous ayons affaire à la *Via Agrippa*. C'est pour cela que nous allons maintenant examiner l'hypothèse, généralement admise mais non de manière concluante, d'un tracé similaire à celui de la RN 7 entre Reventin-Vaugris et Roussillon.

81 - Terrier Probus aux ADI B 2662 fol. 88, cité par F. Chevalier, *Etude sur le peuplement rural de la région de Vienne...*, 1940, p. 83. L'auteur a bien voulu microfilmer en Sorbonne son unique exemplaire, à notre demande.

82 - B. Helly in *Patrimoine en Isère : pays de Roussillon*, Grenoble, CPI, 2003, p. 27.

83 - La culée d'un pont dit romain est visible au lieu-dit Pontpierre, sur la Varèze. Plus à l'est, on rencontre le gué ancien dit de Chuzy (toponyme routier voisin de « chaussée »).

84 - Pour les découvertes opérées dans ce secteur, cf. F. Dory, in *CAG 38/1*, p. 116-118.

85 - Cf. notre T.H.R. de maîtrise, 1988, p. 234-237 où nous étudions ce tracé.

86 - Par conséquent, le tracé des voies sur la carte du canton de Roussillon, placardée dans la salle de la mosaïque à Clonas, se révèle incomplet !

87 - L. Dugas, *op. cit.*, 1927, p. 120.

88 - M.C. Guigue, *Les voies antiques du Lyonnais...*, 1877, p. 129.

2. Pour un tracé suivant la RN 7

L'une des raisons essentielles, et non des moindres, qui incitent les chercheurs à assimiler la grande route de Paris à Antibes, ex Chemin royal et Route impériale, future Route nationale n° 7, à notre *Via Agrippa*, n'est autre que son tracé rectiligne propre aux grands axes stratégiques romains ; on peut aussi mettre en avant son rôle assez régulier de délimitation communale et parcellaire, tradition héritée des bornages de *fundi* gallo-romains ancêtres de nos paroisses⁸⁹, mais les travaux de G. Chapotat ont démontré que cette théorie n'était guère applicable sur cette même route au nord de Vienne⁹⁰. F. Chevalier se rallie pour sa part à un trajet rectiligne vers Auberives et Le Péage en arguant de la direction générale donnée à la voie au niveau du Grand Pavé. Il reconnaît cependant que l'on n'en a pas de mentions cartulaires au-delà d'Auberives et en déduit qu'elle devait alors traverser une zone inculte (pas de mentions donc pas de confronts)⁹¹. Il est un fait que nous avons là un obstacle majeur, que F. Chevalier passe sous silence, à savoir l'ancienne forêt de Louze défrichée seulement au XIX^e siècle, laquelle recouvrait un plateau argilo-caillouteux qui n'avait jamais été mis en valeur car justement peu fertile et difficile à travailler⁹². Dans l'hypothèse fort vraisemblable où ce boisement remonterait à l'Antiquité, nul n'est besoin d'insister sur les risques encourus par les voyageurs amenés à traverser cette contrée propice aux embuscades. Dans notre région, le contournement de la forêt de Chanoz par l'axe Vienne-Bourgoin à hauteur de Diémoz répondit à de telles préoccupations⁹³. Dans le cas présent, rien n'indique cependant que la voie d'Agrippa ait réellement éprouvé le besoin d'éviter la forêt de Louze en passant par Clonas par exemple (à l'inverse des pèlerins de Saint-Oyand qui eux la contournèrent par Assieu et les Côtes-d'Arcy⁹⁴). Contrairement à ce que nous avons indiqué dans notre T.E.R. de maîtrise (p. 173) nous verrons que l'obstacle potentiel de la forêt de Louze ne constitue pas l'indice déterminant dans le choix du tracé.

a) A travers la plaine de Saluant

Si l'on considère que la RN 7 se superpose effectivement à la voie d'Agrippa, celle-ci traverserait sur environ trois milles la vaste plaine fertile de Saluant où des traces de cadastration antique ont été décelées⁹⁵ mais pour laquelle l'évidence archéologique fait à ce jour défaut. Ceci n'a d'ailleurs rien de surprenant lorsqu'on sait que les grandes voies d'Empire étaient indifférentes aux

89 - Cf. A. Grenier, 1934, p. 120.

90 - G. Chapotat, *Le compendium...*, 1973. Le tracé de la voie Vienne-Lyon est en effet plus occidental.

91 - F. Chevalier, *op. cit.*, p. 40.

92 - En 1631, le voyageur A. Golnitz écrivait in "*Ulysses Belgico gallicus*" qu'il était passé à Auberives avant de cheminer dans un bois touffu de chênes sur une route pleine de cailloux, avant d'arriver au Péage. Témoignage rapporté in *Roussillon et son canton* (ouvr. collectif), 1949, p. 38.

93 - J. Saunier, « La voie romaine de Vienne à Bourgoin », *Evocations*, mai-juillet. 1975, p. 131.

94 - J. Saunier, « Le chemin de Saint-Oyand », *Evocations*, 1957.

95 - G. Chouquer et F. Favory, *Contribution à la recherche des cadastres antiques*, 1979, carte p. 15.

intérêts locaux, opinion à laquelle F. Chevalier semble se rallier lorsqu'il dit que « la Via Agrippa laissait de côté les villae des collines pour aller droit sur Auberives et Le Péage »⁹⁶. Par *villae* il est clair que l'auteur entend « domaines carolingiens aux noms à consonance latine » qui, de ce fait, présentent de fortes présomptions d'antiquité : *villa Exobito* pour Vaugris, *villa Repentinis*, issue sans doute d'un *vicus Rep[entinus]* du I^{er} siècle⁹⁷ pour Reventin, *villa Coimnaco* pour Chonas, *villa Ambalenis* pour l'Amballan, *villa Tausiaco* pour Toisieu, *villa Cassiaco* pour Cheyssieu, *villa Cauniaco* – et non *Clavonaco* – pour Clonas⁹⁸. On peut rajouter à cette liste l'urne-fontaine et la "villa à la levrette" de Chonas, le site à *tegulae* de Toisieu (peut être la même station), la nécropole "barbare" avoisinante, le point à *tegulae* du Champ du Poirier (Saint-Prim) et la *villa* de Licinius à Clonas (mosaïque, peintures murales, nécropole...) ⁹⁹. Il convient de remarquer que tous ces sites sont implantés très à l'écart de la RN 7 pour des raisons inhérentes à la présence de sources, à l'exposition favorable des coteaux mais aussi pour des raisons de sécurité.

Aux portes d'Auberives se pose à nouveau le problème du franchissement de la Varèze mais il faut aussitôt remarquer qu'à cet endroit le passage est quelque peu facilité par un certain rétrécissement que subit la vallée transversale (ce qui contraste avec l'étendue alluviale sise au nord de Clonas). Le pont actuel, datant de l'époque napoléonienne, dissimule un gué dallé contemporain mais rien n'indique qu'il n'ait pas lui-même succédé à un gué plus ancien¹⁰⁰. Notre voie escalade ensuite la pente d'Auberives, véritable trouée de 500 mètres de long encadrée de versants imposants et annonciatrice du plateau forestier de Louze, en se confondant avec l'ancienne route dite "Route impériale", qui longe le pied de la falaise orientale, jadis ponctuée d'un hôpital et d'un péage médiévaux¹⁰¹. Cette passe stratégique était verrouillée au XI^e siècle par un féodal qui rançonnait les voyageurs depuis son château juché au sommet de la falaise face à la morne plaine de Saluant. Seuls quelques pans de murs et un mamelon de vingt mètres de diamètre pour deux à trois mètres d'élévation, accompagnés des toponymes la Poype et la Tour, résistent encore à l'épreuve du temps afin de pouvoir témoigner de ces lointains âges farouches.

b) A travers le plateau de Louze

Au-delà du seuil d'Auberives, en cheminant à travers le plateau de Louze, l'observateur contemporain ne manquera pas d'être captivé par le toponyme jugé significatif de la "Grande borne". A ne pas en douter, grande sera sa déception

96 - F. Chevalier, *op. cit.* p. 80. L'auteur signale également un *Mémoire sur la route de Vienne à Auberives* de 1838, déposé aux Archives de la Guerre (n° 1211).

97 - Cf. F. Dory, *BSAV*, 1994, 1, p. 20-25 et *BSAV*, 2006, 3, p. 28-29 ; *JLN*, V, 1, Vienne 35.

98 - Cf. L'index du cartulaire de Saint-André-le-Bas de Vienne et notre carte ici p. 33.

99 - Cf. *CAG 38/1*, *op. cit.* et *supra* note 79.

100 - Un atelier antique d'exploitation de kaolin, associé à des *tegulae*, a été repéré par G. Petillon au nord de la commune d'après R. Moyroud in *Patrimoine en Isère*, 2003, p. 39 n°22.

101 - Cf. A. Mermet, *Chronique de Vienne*, 1845, p. 127.

lorsqu'il saura qu'il ne s'agit point de la survivance toponymique d'une borne milliaire ; mais gageons que cette déception sera quelque peu atténuée lorsqu'il apprendra qu'il a affaire à une belle pierre à cupule haute de 1,20 mètre pour un diamètre de 0,80 mètre, que l'érudit L. Dugas a assimilée à un autel sacrificiel de druides et qui présente sur sa face septentrionale une inscription énigmatique surmontant une sorte de balance romaine. Cette borne, surnommée jadis "Pierre de Bois" et non "Grande borne"¹⁰², quadruple limite communale sur la route D131b, est aujourd'hui entreposée chez un particulier d'Auberives et une copie visible au château de Roussillon¹⁰³. Un peu plus loin, un jalon davantage probant nous est fourni par l'ancienne chapelle Notre-Dame de Louze mentionnée en 1206 dans une bulle pontificale d'Innocent III qui la situe « au bord d'un chemin » ; ce sanctuaire disparu, qui offrait la particularité d'abriter une "vierge noire" serait à localiser face à l'entreprise IMCA d'après les prospections de MM. Gontier de Clonas et Morand de Ville-sous-Anjou, ce qui tranche avec l'hypothèse communément admise de le situer 300 mètres en amont à l'emplacement d'une ferme dite de "la Dame Noire"¹⁰⁴. Signalons, par ailleurs, qu'un vieux chemin en herbe, sis à 50m à l'ouest de la RN 7 pourrait constituer le dernier avatar de notre voie (document 7).



Document 7 : la voie au sud d'Auberives [cliché C. Gontier]

102 - L. Dugas, *op. cit.* ; *idem*, « La pierre de Bois à Louze près de Vienne », *Rhodania*, 1927, p. 208-211.

103 - Une simple pierre, appelée aussi la "Grande borne", fait également office de quadruple limite communale dans la plaine de Saluant au nord de Cheyssieu.

104 - Renseignement Ch. Gontier, 1988 et 2008.

Au moment d'aborder l'agglomération moderne de Roussillon - Le Péage, un dilemme se fait sentir. La *Via Agrippa* traversait-elle la commune du Péage-de-Roussillon à l'instar de la RN 7 par la dangereuse descente de Louze ou bien préféra-t-elle obliquer en pente plus douce vers le village de Roussillon niché au flanc de ses coteaux verdoyants ? Deux indices plaideraient *à priori* en faveur de cette seconde hypothèse. Le premier n'est autre qu'une assertion du baron Raverat, qui nous apprend que la route du Péage n'a été aménagée qu'au XIII^e siècle et fut à l'origine de la perception d'un droit destiné à son entretien par la famille seigneuriale des Roussillon, péage qui donna son nom au village né de cet état de fait¹⁰⁵. Dans ces conditions si l'on opte pour un tracé péageois, il faudrait envisager une dégradation de la voie au cours du Haut Moyen Age suivie d'un détournement de la circulation au profit de Roussillon, siège depuis le X^e siècle d'une famille comtale homonyme organisant foires et percevant péages bien avant la "remise en état" (?) de la descente de Louze, forte déclivité qui n'était d'ailleurs guère encline à décourager les lourds charrois romains¹⁰⁶. On pourrait alors invoquer en second lieu, la pérennité de l'occupation qui se fait jour à Roussillon depuis au moins deux millénaires. L'antiquité des lieux est en effet clairement démontrée par la localisation sur le coteau des Vials, sis à l'opposé du bourg médiéval, d'une véritable "agglomération" avec habitats, nécropole et aqueducs (fouilles anciennes de l'abbé Granger)¹⁰⁷. On y exploitait probablement l'argile rouge nécessaire à la fabrication des céramiques (poteries "antiques" des Vials et des Chals) de sorte que certains auteurs (Valois, abbés Chalieu et Granger, M. Coste) n'ont pas hésité à identifier Roussillon à la station routière de *Figlinae* ("pays de potiers") en faisant fi des questions de distance (XVII ou XVIII milles alors que nous ne sommes qu'à 13 milles de Vienne). Certes, il faut reconnaître que les indices de localisation d'une *statio* sont loin de faire défaut : vestiges d'agglomération antique, étape de pèlerinages de Compostelle et de Saint-Oyand avec chapelle et cimetière médiéval à environ 2500 mètres du grand prieuré de Salaise, site de carrefour, hôpital en 1341¹⁰⁸, célèbre foire à la Toussaint¹⁰⁹. A moins d'invoquer une erreur de comput propre à la Table de Peutinger, dont on n'épiloguera jamais assez sur les imperfections, nous verrons qu'il faut renoncer définitivement à cette identification *Figlinae* = Roussillon au profit de la commune plus lointaine de Saint-Rambert-d'Albon. Il n'aurait d'ailleurs pas été indispensable que la *Via Agrippa* traversât la pseudo-agglomération de *Figlinae*-Roussillon puisque la *statio* était généralement « au croisement d'un *deverticulum* conduisant à la bourgade, elle même fréquemment en position

105 - Baron Raverat, « Roussillon », *Revue du Lyonnais*, 1874, p. 235-241. G. Mazouyès, président d'Evocations - Roussillon, nous a affirmé que Le Péage datait d'au moins 1180, penchant ainsi pour la RN 7.

106 - Cf. à ce sujet R. Chevallier, *Les voies romaines*, 1972, p. 98 n. 2.

107 - Sans compter les traces de constructions visibles sur photo aérienne près du cimetière, un trésor monétaire du IV^e siècle, une sépulture "burgonde" près de l'église Saint-Jacques. Cf. *CAG 38/1*, p. 115.

108 - M.C. Guigue, *op. cit.*, p. 28.

109 - Sur la concordance de tous ces indices pour la localisation des stations routières, cf. R. Chevallier, *op. cit.*, 1972, p. 121-122.

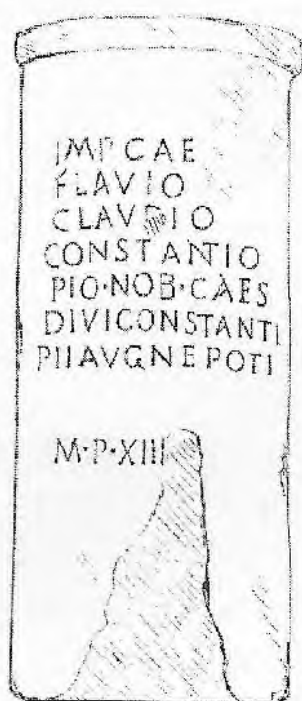
défensive à quelque distance »¹¹⁰. Le tracé par la plaine du Péage n'aurait donc pas été une "hérésie".

c) Des arguments d'ordre milliaire

Le moment est venu d'examiner les arguments qui étayent cette dernière possibilité. Ceux-ci sont essentiellement d'ordre milliaire. Deux bornes passent pour être originaires du Péage-de-Roussillon (documents 8 et 9). Si celle de 305-306 a bel et bien été retrouvée sur le territoire de cette commune à l'amorce de la route de Sablons (actuelle D4), il n'en est pas de même pour celle de 353-354, qui, si on en croit L.B. Morel et L. Dugas, était visible en 1825 dans la propriété Albert à Roussillon¹¹¹ ou dans la cour du château de ce village avant 1830¹¹². Si l'on a rapporté cette dernière au Péage c'est que l'on a pensé qu'elle avait remplacé la précédente antérieure d'un demi-siècle¹¹³ en se fondant sur les distances indiquées (XIII milles pour la première ; XIII ou peut être XIII milles pour la seconde). Or, contrairement à ce que l'on a écrit¹¹⁴ la borne de 305-306 n'a visiblement pas été trouvée en place puisque le 13^e mille tombe à environ 500 mètres plus au sud¹¹⁵. Il y a donc eu vraisemblablement réemploi, ce qui ne permet pas d'attribuer à coup sûr les deux bornes au Péage sans toutefois remettre obligatoirement en cause l'idée de substitution d'une borne à l'autre (mais en un lieu différent de celui préconisé, à environ 500 mètres au sud, vers le carrefour de la rue E.-Triolet sur la commune de Roussillon)¹¹⁶.

NOBILISSIMIS
CAESARIBVS
FLAVIO
SEVERO
XIII

Document 8 :
milliaire du 13^e mille
(mai 305 - juillet 306),
Le Péage-de-Roussillon
[Fac-similé de A. Allmer, 1875]



Document 9 :
milliaire
de Constance Galle
(août 353 - fin 354),
13^e mille, Roussillon
[Fac-similé
de A. Allmer, 1875]

110 - R. Chevallier, *ibid.*, p. 130.

111 - L.B. Morel, « Le Temple du Châtelet d'Andance », *Bull. Soc. Arch. Stat. Drôme*, 1886, p. 377.

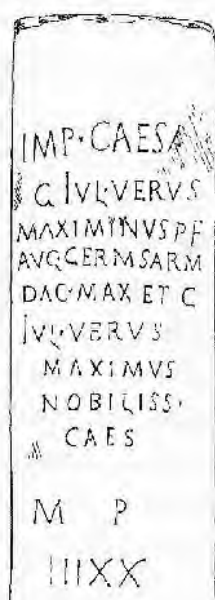
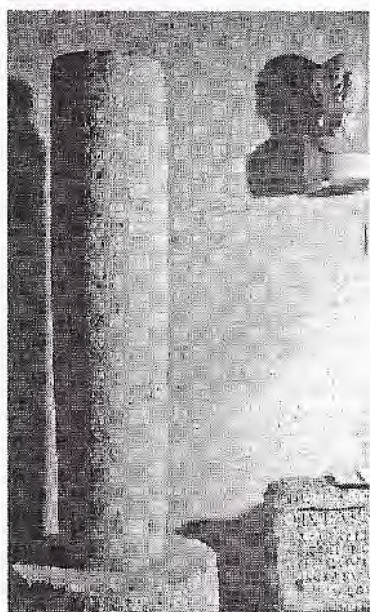
112 - L. Dugas, *Notice historique sur Saint-Maurice-l'Exil*, 1924, p. 51.

113 - A. Pelletier, 1974, p. 130 suivant König et Dugas.

114 - König, n° 115 et 133 ; A. Pelletier, *ibid.*

115 - La borne n'est pas en place, même en suivant le tracé de la *Via Mediana* au sud de Vienne.

116 - Si la borne de 353-354 indiquait XIII milles au lieu de XIII, elle aurait alors remplacé celle employée à Chanas (année 145).



Document 10 :
milliaire de Maximin le Thrace
et Maxime (236-238),
23^e mille, Beausemblant
 [Musée de Valence ; cliché Ph. Foliot,
 CNRS, Centre Camille Jullian,
 Université de Provence ;
 fac-similé de A. Allmer, 1875]

Le second argument qui nous apparaît décisif, implique directement le milliaire trouvé en 1806 au Pont de Bancel (commune drômoise de Beausemblant) (document 10). Celui-ci daté de 237-238 indique en effet une distance de IIIXX m.p. (23 milles) depuis Vienne ce qui, fait remarquable, concorde exactement avec le tracé que nous préconisons au sortir de la capitale allobroge à l'est de la RN 7 puis à l'emplacement de celle-ci. La traversée du Péage-de-Roussillon ne ferait donc plus guère de doute ; mieux même, nous aurions là la preuve d'un passage de la *Via Agrippa* à travers le plateau forestier de Louze, hypothèse que nous n'avions pas hésité à dénoncer nous même dans notre T.E.R de maîtrise, négligeant l'indice majeur que constitue ce milliaire qui, il faut le préciser, a toujours été considéré comme retrouvé en place, ne serait-ce que par le contexte de la découverte (terrassements lors de la construction du pont actuel)¹¹⁷.

(À SUIVRE...).

Additifs et correctifs à la 1^{re} partie (BSAV, 2008, 1)

– La voie des entrepôts (p. 19-20) : ajouter

De nouvelles fouilles conduites quai Riondet, à Vienne, en 1983, 2001 et 2006 ont dégagé la voie des entrepôts sur une largeur de 9,30m à 9,50m, bordée d'un portique sur son côté oriental (cf. *Bilan Scientifique SRA, 2006/1, 2008, p.109*).

– Bibliographie : (p. 24) lire DORY (F.), « Contribution à l'inventaire des sites gallo-romains du Dauphiné », *La Pierre et l'Écrit*, 1990, p. 221-234 (et non pas p. 231-234). ajouter : BEAL (J.-C.), « Les agglomérations secondaires du Sud-Ouest de la cité antique de Vienne », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 2005-2006, p. 15-26.

¹¹⁷ - Bien entendu, le tracé par Chonas et Clonas auquel nous fûmes attaché, en dépit des problèmes posés par le franchissement de la Varèze, ne convient pas sur le plan des distances, encore moins par la terrasse de Saint-Maurice-l'Exil.

La Communauté d'Agglomération du Pays Viennois*

La Communauté d'Agglomération du Pays Viennois a été créée en janvier 2002. Son exécutif a été renouvelé suite aux élections municipales de mars 2008. Christian Trouiller, son président, a été réélu le 8 avril 2008 à cette fonction, à l'unanimité. L'année 2008 a été une année charnière. Outre une activité dense de la CAPV tout au long de cette année, la Communauté d'agglomération a ouvert une nouvelle page de son histoire avec son nouveau projet d'agglomération « L'agglo (à)venir 2009-2015 ».

La Communauté d'Agglomération du Pays Viennois est un établissement public de coopération intercommunale qui regroupe 18 communes : Chasse-sur-Rhône, Chonas-l'Amballan, Chuzelles, Estrablin, Eyzin-Pinet, Jardin, Les Côtes-d'Arey, Luzinay, Moidieu-Détourbe, Pont-Evêque, Reventin-Vaugris, Saint-Romain-en-Gal, Saint-Sorlin-de-Vienne, Septème, Serpaize, Seyssuel, Vienne et Villette-de-Vienne. Conçue comme un outil de solidarité, l'intercommunalité apporte des réponses partagées aux communes membres. C'est pourquoi la Communauté d'Agglomération du Pays Viennois intervient dans le quotidien des 67.000 habitants du territoire, au travers de ses nombreuses compétences, comme la petite enfance, le transport, l'habitat, le développement économique, la collecte des ordures ménagères...

Balayer en quelques lignes l'activité de la Communauté d'Agglomération au cours de l'année 2008 n'est pas un exercice simple. Toutefois, quelques faits marquants peuvent être évoqués qui montrent à quel point elle s'implique dans le bien vivre ensemble.

Chaque année, la Communauté d'Agglomération acquiert de nouvelles compétences. En 2008, ce sont les crèches qui sont devenues communautaires. Le service petite enfance représente aujourd'hui 70 personnes qui travaillent dans 6 structures d'accueil dans le cadre d'un contrat petite enfance signé avec la Caisse d'Allocations Familiales.

En matière de transport, de grands changements ont été opérés ; les horaires ainsi que les lignes de bus ont été adaptés afin d'optimiser les déplacements sur le territoire. L'objectif poursuivi reste de privilégier le transport en commun afin de fluidifier la circulation et de faciliter l'accessibilité dans nos communes...

* Pour mieux connaître la Communauté d'agglomération, son fonctionnement et son projet : www.paysviennois.fr

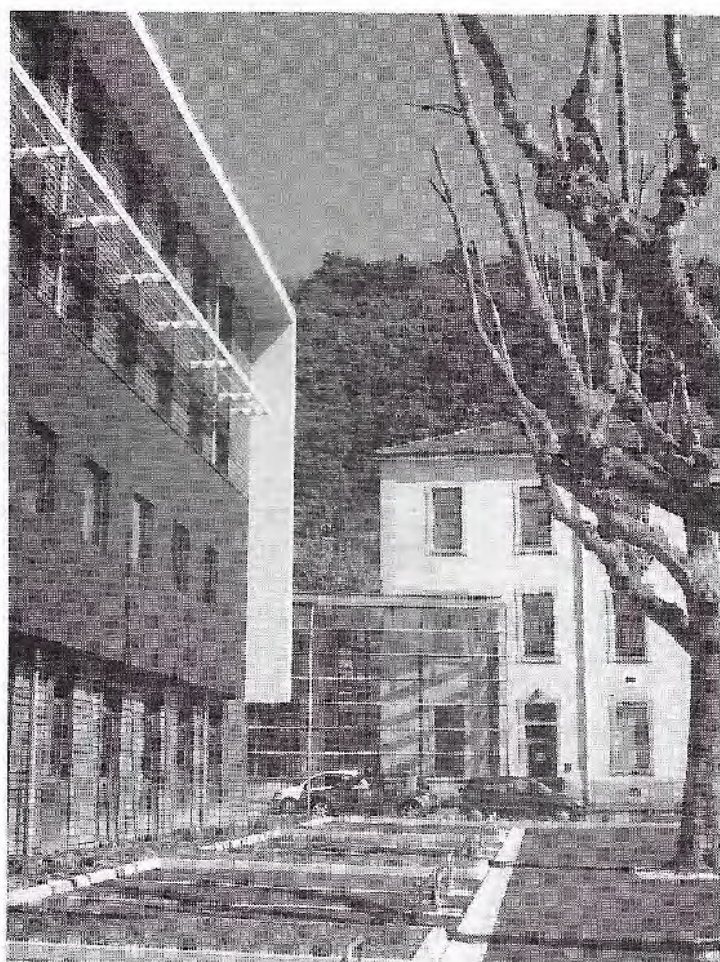
Le service environnement a poursuivi ses efforts pour favoriser le tri, efforts consacrés par l'obtention du label Qualitri, obtenu en novembre 2008. Ce label s'inscrit dans les objectifs du Grenelle de l'environnement en incitant à de meilleurs taux de collecte et de valorisation des déchets et en introduisant l'évaluation de l'impact environnemental du service de collecte. La gestion des déchets c'est aussi la distribution des composteurs aux particuliers ; initiée en 2007, celle-ci s'est poursuivie sur 7 autres communes. La mise en place de collecte des déchets d'activités de soins à risques infectieux pour les particuliers complète les filières de gestion de déchets proposées aux habitants. Le marché de Vienne est désormais propre ; seuls les cartons et fermentescibles (végétaux et cagettes) sont aujourd'hui collectés.

En matière économique, l'année 2008 a été riche de réalisations. De nombreuses entreprises se sont installées sur la zone de la Noyerée à Luzinay. La commercialisation des Platières à Chasse-sur-Rhône ainsi que Monplaisir à Pont-Evêque s'est poursuivie. À Vienne même la construction de la première tranche de *Jazz Parc*, programme immobilier tertiaire de 12.000 m² a donné le signal de la rénovation totale de l'Espace Saint-Germain, à proximité immédiate du siège de la Communauté d'agglomération.

La halle sportive de Saint-Romain-en-Gal, tant attendue des clubs sportifs et de gymnastique du territoire, a été construite. Son coût, 5 millions d'euros, a représenté le plus gros investissement réalisé par la Communauté d'agglomération sur l'année 2008.



Les deux bâtiments *Swing* et *Saxo* de « Jazz Parc » sur le côté nord de l'ancienne place d'armes
[cliché fourni par la CAPV, 2009]



Le bâtiment *Saxo* de « Jazz Parc » s'insère harmonieusement
sur le côté nord de l'ancienne place d'armes
[cliché R. Lauxerois, avril 2009]

Enfin, 2008 a été l'année de l'élaboration du nouveau projet d'agglomération « *L'agglomération (à)venir 2009-2015* ». Il prend la suite du premier initié quelques mois après la création de l'agglomération. Plus approfondi, plus « impliqué » dans son environnement, plus volontaire, le projet « *L'agglomération (à)venir* », élaboré au cours de la première année du nouveau mandat, démarre dès aujourd'hui, en 2009, et trace la route jusqu'en 2015. Document de travail, document de cohérence et de cohésion entre élus et acteurs de la société civile, il s'appuie sur deux moteurs distincts et complémentaires : d'un côté la volonté d'un développement compétitif et durable, de l'autre l'ambition d'un territoire référence en Rhône-Alpes.

Les prochains rendez-vous

Voyage

■ Gênes avec quelques perles de la Toscane, du lundi 7 au 14 septembre 2009 (8 jours et 7 nuits)

- **1^{er} jour** : départ vers 7 h de la gare SNCF à Vienne ; déjeuner dans la région d'Alessandria, puis arrivée à Gênes et tour panoramique en car du port et de la ville de Gênes. Installation à l'hôtel. Dîner et nuit.
- **2^e jour** : **Gênes**. Petit déjeuner, visite guidée de Gênes (journée entière) ; le matin, visite à pied de la ville ancienne, avec l'église de la Santissima Annunziata, la cathédrale San Lorenzo, la place Matteo, la via Garibaldi et ses palais. Déjeuner. L'après-midi visite de la galerie du palais Spinola qui abrite des collections de peinture, de céramique, de sculptures. Retour à l'hôtel, dîner et nuit.
- **3^e jour** : **Gênes, Rapallo, Portofino**. Petit déjeuner, puis visite guidée du palais Reale, palais du XVII^e siècle modifié au XVIII^e : grand escalier, salle du trône, galerie des glaces, galerie d'art. Puis visite du palais del Principe. Déjeuner et départ pour Rapallo, station de renommée mondiale. Excursion en bateau avec accompagnateur, pour rejoindre Portofino. Temps libre. Puis continuation en bateau pour rejoindre San Fruttuoso, visite de l'abbaye de Capodimonte. Retour à Rapallo en fin d'après-midi et route pour Aulla. Installation à l'hôtel. Dîner et nuit.
- **4^e jour** : **Les Cinque Terre**. Petit déjeuner. Excursion en bateau aux *Cinque Terre* avec un accompagnateur. Promenade reposante parmi les villages côtiers, contournement des îles de l'Ino et Palmeria, arrêt à Portovenere, puis continuation vers les *Cinque Terre*, nom donné à cette portion du littoral par ses cinq avancées sur la mer ; sur chacune on découvre un village de pêcheurs. Déjeuner en cours d'excursion. Retour en bateau à la Spézia dans l'après-midi. Retour à l'hôtel à Aulla. Dîner et nuit.
- **5^e jour** : **Carrare**. Petit déjeuner et départ vers les Alpes Apuanes qui abritent les célèbres carrières de marbre de Carrare ; visite guidée des carrières. Déjeuner. L'après-midi, visite guidée du Dôme, puis visite de l'Académie des Beaux-arts dans le château Malaspina du XIII^e siècle, puis continuation vers Lucques. Installation à l'hôtel, dîner et nuit.
- **6^e jour** : **Lucques et la villa Grabau**. Petit déjeuner puis visite guidée de Lucques avec la Piazza del mercato, l'église San Michele in Foro. Déjeuner, puis visite de la villa Grabau, demeure de la Renaissance avec un parc de 9 hectares. En fin de visite, dégustation de produits locaux. Retour à l'hôtel, dîner et nuit.
- **7^e jour** : **Lucques et Pise**. Petit déjeuner, puis continuation de la visite de Lucques avec le Duomo et le quartier de San Martino. L'après-midi, visite guidée de Pise : le Champs des miracles et visite du Dôme et du Baptistère. Retour et dîner à l'hôtel.
- **8^e jour** : **retour à Vienne**. Petit déjeuner, puis route vers le Piémont. Déjeuner à proximité de Turin. Arrivée à Vienne en fin de journée.

**Le prix du voyage est fixé à 1150 euros,
avec supplément pour chambre seule de 155 euros.**

Ce prix comprend :

- Le transport en autocar de grand tourisme à plancher incliné
- Le logement en hôtel 3*** (normes locales) en chambre double
- La pension complète du premier jour au déjeuner du dernier jour

- Les boissons aux repas : quart de vin par personne et 1/2 eau minérale
- Les visites guidées de Gênes (2 + 4 + 2 h), de Carrare (4 h), de Lucques (2 + 2 h), de Pise
- La traversée en bateau de Rapallo à Portofino avec accompagnateur
- La promenade en bateau journée entière aux Cinque Terre avec accompagnateur
- Les entrées des galeries, musées, palais, abbaye, Académie, baptistère
- La visite guidée de la villa Grabau avec dégustation de produits locaux
- L'assurance annulation-rapatriement-bagages

Prière de se faire inscrire dès à présent auprès d'Annick Seguin, 9 montée des Grands Prés
Tél. : 04 74 85 27 89 ou auprès d'André Hullo au 04 74 53 39 29.

L'inscription sera effective avec l'envoi d'un chèque de 350 euros.

Le solde sera réglé lors de la réunion d'information au mois de juillet, dont la date sera fixée ultérieurement.

Appel : de grâce, ne jetez pas vos archives familiales !

Diverses démarches auprès de personnes privées nous ont prouvé tout l'intérêt de souvenirs conservés au cœur des familles. Au fil du temps, certains documents très précieux pour leur propriétaire peuvent devenir insignifiants aux yeux de ses héritiers. Voici plusieurs pistes pour les faire revivre ou les confier utilement :

1. Documents auxquels vous tenez. Si vous disposez d'anciennes photos, de cartes d'identité, de Résistants, de lettres de prisonniers, de médailles, d'articles de journaux d'époque, d'anciennes cartes postales ou tout autre type de document qui pourraient compléter nos recherches, vous pouvez nous contacter au 04 74 53 39 29. Ces documents seront photocopiés et/ou scannés par nos soins pour vous être remis dans des délais très brefs.

2. Dons de livres, journaux, revues, photos. Tout don ou dépôt confié aux "Amis de Vienne" permettra de compléter leurs fonds historiques et d'aider à la recherche sur l'histoire locale.

D'avance, merci.

ATTENTION !

TOUTES LES COTISATIONS-ABONNEMENT
COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER

Le règlement de la cotisation et de l'abonnement doit être effectué pendant le premier trimestre (sans omettre les sommes dues à titre antérieur).

*Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître.
Dès aujourd'hui, envoyez votre cotisation.*

MERCI

POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS
FICHE DE COTISATION AVEC ABONNEMENT
AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE"

NOM :

Prénoms :

Adresse (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

Code postal : Ville :

TARIF ABONNEMENT pour 2009

Abonnement annuel..... 26 € ☐

Abonnement de soutien..... 35 € ☐

Tarif adhésion..... 5 € ☐

(pour les nouveaux membres)

A retourner, accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal
(C.C.P. Lyon 185-71 J), à l'adresse du siège social : "Amis de Vienne"
3-5, rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES "AMIS DE VIENNE"

Président d'Honneur :

Marcel PAILLARET

Comité de Patronage :

Benoît HELLY - Ingénieur d'études, Service Régional de l'Archéologie

Jacques LASFARGUES - Conservateur des musées gallo-romains de Saint-Romain-en-Gal/Vienne et de Lyon-Fourvière

Roger LAUXEROIS - Ancien conservateur en chef des musées de Vienne

Anne LE BOT - HELLY - Conservatrice Régionale de l'Archéologie

Hugues SAVAY - GUERRAZ - Conservateur du patrimoine au Pôle archéologique du Rhône

BUREAU

Président : André HULLO

Vice-Présidents :

Paul BLANCHON

Jean-François GRENOUILLER

François RENAUD

Secrétaire général : Pierre GIRAUDO

Trésorier : Jacqueline BLANCHARD

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Joël CHAZAL

Claude DARPHIN

Jean-Claude FINAND

Gérard GOUILLY

Jean-François GUILLET

Hélène GUILLOT

Patrick JOLLY

Jean MELMOUX

Robert MOUSSIER

Chrystel ORCEL

Annick SEGUIN

Jean SONDAZ

Danièle THEVENET

Jacquelyne TROUILLER

COMITÉ DE LECTURE

Paul BLANCHON, Franck DORY, Pierre GIRAUDO, André HULLO,
Roger LAUXEROIS, Jean MELMOUX, François RENAUD.

Le comité de lecture laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions émises.

Directeur de la publication : A. HULLO - C.P.A.P. N° 0103 G 80240 - I.S.S.N. 1148-8514

Association des Amis de Vienne : SIRET 414 716 969 00012

Correction manuscrits, épreuves : Roger LAUXEROIS

Réalisation : Imprimerie de la Tour - 38200 Seyssuel - Mai 2009

SOMMAIRE DE L'ANNÉE 2009

N° 104, 2009, 1

ANDRÉ HULLO et ROGER LAUXEROIS : Bibliographie pour 2008

FRANÇOIS RENAUD : Chronologie viennoise pour 2008

RENÉE BONY : La halle des bouchers

GÉRARD GOUILLY : Cavaliers et arsenal

JEAN-CLAUDE FINAND : La garnison de Vienne dans la Grande Guerre.
Année 1918 (dernière partie)

Les prochains rendez-vous

Bulletin d'abonnement et d'adhésion

N° 104, 2009, 2

ROGER LAUXEROIS : Le passé au présent. Question d'actualité.
L'annexion de Vienne au département du Rhône

JEAN MELMOUX : Vienne la Belle au temps de Valerius Asiaticus

FRANK DORY : Une voie romaine de la croisée de Vienne :
la *Via Agrippa* de Vienne à Saint-Vallier (2^e partie)

ACTUALITÉS 2008 : La Communauté d'Agglomération du Pays Viennois

Les prochains rendez-vous

Bulletin d'abonnement et d'adhésion



Publié avec le concours du Conseil Général de l'Isère et des villes de Vienne et Sainte-Colombe